

# *J*ournal de bord d'une occupation rurale

ZAD de Notre Dame des Landes - extrême Est

2013-2015





## Préambule :

Parce qu'on a reclus la pensée dans un petit coin pour spécialistes et qu'on l'a décomposée en morceaux si petits que les idées n'ont plus de lien entre elles ;

Parce qu'aucune philosophie ne guide plus nos actes.

Parce qu'on a décidé que le travail manuel était distinct du travail intellectuel ;

Parce qu'on a fait du travail dit « manuel » une multitude de tâches répétitives et inintéressantes emprisonnées dans des protocoles, des recettes, des dogmes, portés par des machines, des préconisations qui interdisent toute création, toute invention ;

Parce qu'on a enfermé l'éducation entre quatre murs ;

J'ai décidé d'écrire ce journal.

Je ne revendique aucune identité, aucune origine, je suis un individu quelconque.

Je ne représente rien, ni personne. Ma vie n'est qu'un exemple. Elle est guidée par ma philosophie, elle guide ma philosophie.

\* \*  
\*

## Sommaire :

- Le contexte : réappropriation rurale
- Journal de bord
- Un texte politico-philosophique écrit sur et sur la ZAD :  
Tout est question d'échelle
- Le jeu de l'eau

## Le contexte : réappropriation rurale sur la ZAD de NDDL

On peut dire que la première vague d'occupation de la ZAD a commencé en 2009, suite à un appel à occupation des « habitants qui résistent ».

Jusqu'en 2012, le mode d'occupation était plutôt des squats de maison « en dur » avec des jardins potagers et quelques champs collectifs..

Aujourd'hui, de nombreuses cabanes ont été construites sur les 1600 ha et 1000 ha sont exploités dont 400 ha de terres historiques (c'est à dire des terres dont les propriétaires ont refusé de vendre ou de signer avec AGO<sup>1</sup>). En plus de cela, environ 200 ha sont occupés sans droit par des projets agricoles.

Beaucoup d'exploitants ont vendu ou signé avec AGO et reçu des compensations (droit d'usage) en terre sur la ZAD en attendant que le béton arrive. Ils exploitent ainsi plus de terre qu'avant. Ils ont également reçu des indemnités « de départ » ajoutées aux subventions de la PAC.

A l'est de la ZAD, les associations agricoles : Adeca<sup>2</sup>, Copain 44<sup>3</sup>, et Sème Ta Zad<sup>4</sup> ont peu de projets. C'est dans cette partie que vivent des petits groupes ou « électrons libres » qui sont plus préoccupés par la biodiversité et la protection des friches que par des projets agricoles, ce qui les amène à se confronter aux agriculteurs « traditionnels » qui continuent à utiliser des pesticides et des engrais chimiques. A l'est, tous les non-conformismes sont de mise. Les zoulous que certains appellent les « primitivistes » ne s'organisent pas sur les bases d'une quelconque gouvernance et vivent quasiment sans argent.

En mars 2013, avec un camping-car, je me suis installée à l'extrême est (après mon expulsion d'une maison, à l'ouest de la ZAD, en octobre 2012) conquise par la beauté du lieu, et intéressée par sa situation géographique excentrée. En bout de piste, et sur l'unique zone de compensation<sup>5</sup> de l'aéroport, il me semblait juste d'occuper aussi cette partie de la ZAD.

Mon but n'était pas de m'inscrire dans un projet agricole quelconque mais de partir à la découverte de mon environnement et, faire connaissance avec cette terre, me rapprocher d'une autonomie de vie en harmonie avec la faune et la flore. La ZAD nous offrait cette chance d'expérimenter l'utopie, tout en résistant au projet dévastateur du monde techno-moderne.

A côté d'une ruine, sur une petite parcelle concédée par un agriculteur « signataire », l'aventure a commencé par un petit potager et un bassin de rétention d'eau avec ses drains afin d'éviter l'inondation. Il a fallu aussi nettoyer le terrain farci de bouts de bâche, de plaques de fibrociment, mais aussi d'un tas de matériaux ou morceaux d'outils

---

1 Aéroport Grand Ouest : complexe mixte regroupant Vinci et Le Conseil Général qui est propriétaire des terres.

2 ADECA : Association de défense des exploitants concernés par l'aéroport créé en 1972

3 Copains 44 : Collectif des organisations professionnelles agricoles indignées par le projet d'aéroport, créé en 2011

4 Sème ta ZAD : Assemblée paysanne de la ZAD créé en avril 2013 qui réunit des personnes et des groupes qui ont des projets agricoles

5 L'aéroport étant labellisé HQE (« Haute Qualité Environnementale » trop drôle), à grand renfort d'études préalables l'idée délirante est de compenser ( maître mot de notre modernité), en déplaçant les espèces dans des zones à l'extérieur et même à l'intérieur de la zone de l'aéroport.

récupérables comme une multitude de bouts de ficelle, de poutres, de piquets en métal etc. C'est dire comment l'exploitant aime la terre.

Que faire de cette terre ? Une belle terre noire ne nécessitant aucun amendement pour le potager et une terre argileuse dorée pour la construction se trouvant quelques dizaines de centimètres plus bas, remplie de quartz.

Deux ans à voir défiler les saisons pour comprendre et faire des erreurs.

Le lieu-dit « La Noé Bernard », composé maintenant d'une petite yourte et d'une belle cabane en palettes remplies de terre - paille qui tient bon contre les tempêtes, reprend vie.

On y vit sans nucléaire et sans eau courante. On ne peut décrire en quelques lignes ce que nous goûtons jour après jour.

Notre combat se situe dans l'exploration permanente de nos capacités à vivre en dehors du système sans essayer de lui en substituer un autre : C'est notre chemin qui compte. Notre philosophie nous porte à revendiquer le squat nomade ou sédentaire comme mode d'appropriation de l'espace de vie.

Ici, nous avons retrouvé des arbres fruitiers, fait de multiples boutures, et dans cette portion où la forêt a disparu, planté des haies. Le potager s'est agrandi et des amis et voisins viennent improviser un peu de permaculture. Nos plus proches voisins sont des agriculteurs avec qui nous entretenons de bonnes relations sans cacher nos différends.

Deux chèvres vivent avec nous ainsi que quelques poules et un chat qui nous a délivrés des rats. Nous apprenons à observer ce qui se débrouille tout seul autour de nous.

Plusieurs sessions d'échanges de savoir ont permis d'appréhender de nombreuses techniques différentes sur la terre crue, un peu de forge et maintenant la vannerie.

Cet espace, nous l'occupons, nous l'habitons et nous le défendrons non pas seulement comme un territoire à sauvegarder, mais comme un espace de liberté où nous accueillons tous ceux qui ont envie de partager les perspectives concrètes autour de ces trois mots: Harmonie, Autonomie, Résistance.

Notre vie se construit pas à pas sur un questionnement permanent afin de réinventer des savoirs et ne pas reproduire les schémas qui nous ont perdus.

Que va devenir la ZAD ? Une zone agricole modèle ? Une zone Natura 2000 ? Une réserve foncière ? Nous sommes peu à résister à l'institutionnalisation de la ZAD.

Nos lendemains sont incertains mais nos journées remplies de surprises. Si vous souhaitez venir ou vous informer de nos activités, vous nous trouverez en passant par le lieu dit « L'Épine » ou en tapant « ZAD ICI AUSSI ».

A bientôt

*La science moderne s'est érigée sur la destruction de l'empirisme et du sacré. L'empirisme a été méprisé au profit d'un savoir abstrait prétendument objectif édifié en expulsant les sensations (ô les sensations trompeuses). La chimie a tué l'alchimie. La technologie a supprimé tous les savoirs.*

*Le monde moderne est bâti sur des lois et se réfère à des statistiques. Ici, je pars de mon ignorance et c'est elle qui me guide et qui me fait poser les questions qui n'ont plus « lieu-d'être ». Je suis habitée par la curiosité et je n'ai pas peur. La ZAD c'est mon lieu-d'être. J'ai envie de tout me permettre.*

## **L'histoire des cadeaux d'un pied de vigne et de l'erreur humaine.**

André avait sûrement planté ce pied de vigne il y a longtemps. Il habitait la Noé Bernard avec sa mère et son chien. Il y a une dizaine d'années, AGO lui a demandé de partir, et sa maison a été détruite (heureusement pas aussi bien que la moitié de la Sècherie). Il est mort peu de temps après. Depuis, le pied de vigne au bord du chemin, s'est débrouillé tout seul (lui). On dit que des gens sont venus pour faire des boutures.

Quand je suis arrivée, je n'ai même pas remarqué les feuilles de vigne. Elles étaient mêlées à un taillis de ronces. Sous les ronces, j'avais découvert le puits et les pierres de la ruine, c'était déjà le signe d'une vie passée et d'une vie possible.

Le premier cadeau est arrivé lorsqu'en septembre nous avons mangé ses quelques grappes délicieuses. A la surprise de la découverte s'est ajoutée la magie du goût, si acidulé qu'on l'a appelée la vigne « haribo » (quelques grains suffisent à émerveiller le palais) avant d'apprendre que son nom est *Consort* et qu'on en faisait du « petit vin ».

La première saison nous avons seulement mangé et remercié, nous n'avons rien fait de plus.

### > Le temps.

Le temps s'est écoulé.

Ensuite cette sacrée vigne, presque sacrée, s'est développée grâce à d'autres plantes qui ont surgi et se sont renforcées au milieu des ronces, comme le font les arbres. L'Aubépine, tuteur rigide et dressé, et le Chèvrefeuille, liane pour les jeunes feuilles. Son deuxième cadeau nous l'avons trouvé dans la terre du fossé, la meilleure. Ses racines-branches s'étaient « auto-marcottées ». Elles couraient au dessus et au dessous d'une belle couche d'humus sur plusieurs mètres.

Alors ce fut le moment où l'humain, coi, ébahi, se dit qu'il pourrait multiplier le cadeau du pied de vigne.

Il a fallu du temps, regarder, observer pour enfin agir. Celui qui connaît, aurait vu - parce qu'il a déjà vu - et aurait pu intervenir dès la première saison, sauter les étapes. Mais celui qui ne connaît pas, a besoin de ce temps, qui est aussi le sien. Il faut qu'il se l'accorde pour apprendre, motivé par le désir de manger tant d'autres grappes de raisins et d'en offrir à tous ses amis.

Ce qui balise notre chemin ne sont plus les rues, les panneaux, ni même les pâtés de maisons, c'est un environnement que nous avons perdu et pour retrouver notre chemin nous cherchons des

signes dans la terre, le ciel et c'est un moment de contemplation nécessaire et divin.

Multiplier les fruits, c'est ce qu'André aurait fait ou transmis à ses enfants afin qu'ils continuent à manger à leur faim et à leur gourmandise.

Le plaisir de l'intervention c'est aussi celui de retrouver la mémoire.

Les enfants perdus comme moi n'ont rien appris de leurs parents. C'est le pied de vigne qui fait le boulot. À condition que je le regarde, que je le contemple assez pour rendre grâce à cette conjugaison de faits qui réalise son évolution.

> L'intervention.

L'intervention fut minimaliste et fonction des étapes précédemment citées.

L'observation a précédé l'action. Être attentif à ce que proposent la vigne et ses copines.

Sans meurtrir, favoriser la pousse des feuilles et des fruits.

Protéger et prévoir.

La première intervention a consisté à planter des piquets pour délimiter le périmètre dans le fossé et mettre un panneau indiquant au cantonnier la présence de la vigne et finalement, handicapée à ce moment-là, le bon moment. Car planter un piquet sans l'aide d'une autre personne et avec un seul bras aurait été impossible sans l'aide de la terre qui précisément à ce moment-là était très meule. Les piquets ont pu s'enfoncer facilement.

Le hasard a bien fait les choses, mais est-ce vraiment le hasard ?

La technique et l'erreur.

La technique disparaît là où commence l'expérience. Aucune recette, aucun dogme, aucun protocole ne peut donner les instructions précises face à cette situation.

L'empirisme a toujours été méprisé par la science moderne.

L'empirisme est trop lié au monde « sensible » qui s'oppose à cette rationalité aujourd'hui incontestable qui prétend être objective. Et pourtant l'histoire de la pomme tombée sur la tête de Newton nous est familière, tout autant que la théorie de la gravitation.

La gravité n'est-ce pas aussi une sorte de rapport entre ce qui aime monter et ce qui aime descendre ? Les branches fluettes de la vigne ont tendance à vouloir monter mais elles tomberaient si ses petites vrilles n'étaient pas toujours prêtes à s'agripper. On appelle ça le tropisme. On peut y voir aussi la grâce qui les fait se tendre vers l'hypothétique tuteur.

Or l'empirisme qu'est-ce que c'est ? Bah c'est l'erreur humaine.

C'est notre faculté à ne pas être assez à l'écoute de la nature



qui pourtant n'a de cesse de nous guider. Si nous sommes assez humbles pour ne pas trop intervenir, le monde sera sauvé par les plantes qui crèveront le béton comme le font les roses trémières ou la menthe sauvage.

**L'être humain devient puissant lorsqu'il rompt avec ses habitudes et fait preuve d'humilité envers la nature.**

On connaît le marcottage comme technique mais nous oublions de dire que c'est un phénomène spontané qu'on rencontre souvent. Quoi que spontané ne soit pas le terme exact, mais nous l'utilisons pour pallier l'ignorance de tous les phénomènes qui ont concouru à sa réalisation. Le procédé reproduit par l'homme n'est donc là qu'une *imitation de la nature* comme diraient les philosophes.

Face à ce phénomène, il s'est agi de multiplier des pousses en coupant des tronçons avec leurs petites racines. Certains ont été plantés dans des pots, ou directement ailleurs en pleine terre, en prenant soin de conserver de la terre d'origine (pralinage des racines avec la terre du fossé) afin d'adoucir le traumatisme du déménagement. Du même coup, couper ainsi ces petits tronçons a permis de créer aussi d'autres pieds que l'être humain, toujours émerveillé par toutes ces possibilités, a redressés un peu et attachés mollement aux piquets.

Encore du temps.

Du temps encore a passé et les branches et les feuilles ont poussé dans le fossé (et aussi dans une moindre mesure dans les pots et la terre un peu plus loin) entre les ronces, l'aubépine, et le chèvrefeuille.

La deuxième intervention a consisté à débroussailler les ronces (principalement les tailler) surtout pour distinguer les feuilles et permettre aux nouvelles branches de s'accrocher sur des supports qui rendent accessibles les futures grappes. Ensuite, à couper délicatement les tronçons d'aubépine mal placés. Toutes les parties coupées sont jetées dans le fossé afin de pailler les pieds. Appliquant ainsi un des principes majeurs de notre philosophie de vie : « faire d'une pierre deux coups ». C'est à dire ne laisser aucun reste, faire en sorte que tout geste soit positif en prévoyant l'avenir et ne pas faire de geste inutile. D'un même geste....

En coupant les morceaux d'aubépine on n'arrache pas les vrilles qui se détachent d'elles-mêmes au bout d'un moment. Elles comprennent sans doute qu'elles ne sont plus soutenues par rien. Puis on tire les jeunes tiges vers des arceaux faits de souples perches de noisetier, parfois nouées dessus à l'aide du

chèvrefeuille. En tissant le vivant, on s'amuse du suspens : les tiges iront-elles là où on les attend ? C'est un jeu entre elles, qui montre la direction et la main qui les pousse. Parfois, elles s'agrippent immédiatement comme si elles étaient franchement ravies de quitter le vide.

En passant sur le chemin, de temps en temps il faudra observer et maintenir cet équilibre végétal afin qu'il se marie harmonieusement pour former des voûtes sur lesquelles les branches entremêlées forciront et les grappes grossiront.

Plus grand chose à faire, se délecter, ô Dionysos.

Journal de bord  
ZAD ICI AUSSI  
Mars 2015  
Le bois cassé.

Hier

J'ai été au bord des larmes. JB et un de ses collègues, montés sur leurs tracteurs étiquetés « non à l'aéroport », sont venus bousiller les arbres. Le bruit et les images m'ont été intolérables.

Le bruit d'abord. J'ai regardé vers la route et me suis rapprochée à pied, pensant que c'étaient les cantonniers mais les tracteurs étaient de l'autre côté de la haie, dans le champ du kerterre.

J'essaie de ne pas écouter le bruit, je fais autre chose, je me dis que je ne peux rien faire.

Je ne comprends pas ce qui se passe, pourquoi intervenir sur ce vaste champ. Je continue à ruminer en m'agitant à d'autres tâches. Et puis, n'y tenant plus, je décide de prendre la voiture car mes jambes ne peuvent pas me porter jusque là-bas.

Quand j'arrive à leur portée les tracteurs sont déjà sortis du champ et continuent leur massacre dans le chemin.

J'accélère pour les rattraper. Le bruit des deux moteurs devient assourdissant mais je distingue le bruit des branches qui cassent, les arbres sont déchiquetés.

Avant on élaguait à l'aide d'une nacelle mais les pratiques et les machines ont changé..

On dit « bruit de bois cassé », c'est ce qu'a fait ma jambe quand elle est passée sous la bétonnière, c'est peut-être pour cette raison que je le trouve insupportable.

Pourtant moi aussi je coupe du bois, branche par branche. Je le ramasse par terre où bien je coupe une branche ça et là quand je vois que la branche est morte.

J'ai klaxonné, j'ai essayé d'attirer leur attention mais ils continuaient leur progression. Les tracteurs n'ont pas d'oreilles et les cow-boys modernes sont rendus sourds par le bruit qu'ils font. Un être humain à pied n'a aucune chance de se faire remarquer. Une voiture si. Je suis donc de taille à communiquer. Finalement je sors de la voiture le cœur serré. Ils n'ont aucune idée de la violence qu'ils m'infligent, qu'ils infligent aux arbres et finalement qu'ils s'infligent à eux-mêmes.

Ils « éclaircissent », pour faire passer les ensileuses (qui passeront peut-être deux ou trois fois dans l'année et qui peuvent emprunter la route en faisant un détour). La municipalité ne veut pas le faire, alors il faut bien le faire.

Pour le « nettoyage du champ » je n'ai pas demandé sachant que toutes mes questions sont reçues comme des agressions, mais un autre agriculteur m'a expliqué que « c'est comme ça qu'on fait ». Encore cette sacro sainte « tradition » qui n'est autre chose qu'une convention dont ont ils ont oublié les fondements. Avec aussi l'idée que les arbres qui dépassent ça fait « sale ». Ils aimeraient tant que les arbres poussent tout droit comme des barrières.

Aujourd'hui

J'ai revu les dégâts dans le champ, les arbres défigurés. Je suis tombée à vélo à cause des ornières provoquées par les roues des tracteurs. La terre est elle aussi endommagée sur trois mètres le long de la haie qui devait faire trop d'ombre. Le chemin est maintenant impraticable par autre chose que de lourds engins à grosses roues, chevauchés par des bipèdes qui se sentent tout puissants.

Que faire ?

J'ai vu que les branches du pommier que j'avais taillé ont bourgeonné. Alors j'ai planté ces petits bouts de pommier que je ne verrai jamais à l'âge adulte - s'ils ont la chance de pousser - et dont je ne récolterai pas les fruits. Je leur ai mis des petits nœuds de tissu vieux rose pour les repérer, tellement ils sont frêles.

Journal de bord  
ZAD ICI AUSSI  
Mars 2015  
Résistance ?

L'idée de la ZAD a fait son chemin, depuis le début en 2009 à NDDL.

Pour chacun d'entre nous elle ne recouvre pas les mêmes attitudes, les mêmes actions, mais nous savons maintenant que la résistance se matérialise.

Au Testet, notre deuxième ZAD, elle a pris une forme violente qui ressemble à celle que nous avons vécue ici. Il est de toute urgence de soutenir par tous les moyens les amis qui sont là-bas. Cependant, la situation diffère sur un point crucial : au Testet les amis font face à la FNSEA, à des exploitants agricoles qui sont pour le projet de barrage qui leur permettra de continuer ce qu'ils ont toujours fait, détruire, ici la bataille est moins spectaculaire car les exploitants tiennent à garder leurs terres c'est pourquoi leur intérêt direct, pour continuer à faire ce qu'ils ont toujours fait, est d'être contre le projet d'aéroport. Il est question d'opportunisme et de rien d'autre dans la plupart des cas.

Certains d'entre nous se sont revendiqués de la « résistance potagère » : « des légumes pas du béton »... qui pourrait devenir : « des légumes bons à manger et pas de pesticides ».

Notre forme de résistance n'est pas si bisounours qu'elle en a l'air, en ces temps de printemps la bataille est larvée. Nous vivons dans la terreur d'un bruit de moteur : tracteur, engins divers de destruction, en plus de celui des hélicoptères qui sont en fait moins dangereux dans l'immédiat.

À l'heure où les amis du Testet sont encerclés par la police et les fascistes, nous sommes encerclés par les pesticides et les machines agricoles étiquetées « non à l'aéroport ».

En quoi consiste notre résistance :

Nous avons affaire à des gens qui au nom de la sacro-sainte « tradition » perpétuent la destruction de la terre et inoculent la mort à petit feu.

Dans quelques jours mon voisin va mettre des pesticides dans la terre juste à côté de la vigne qui a poussé dans le fossé. J'en prends soin depuis deux ans et j'en ai offert un pied à ce même voisin. Il est venu me prévenir.

Voici un résumé de notre conversation dont je vous laisse apprécier les conséquences.

Moi : Mais ça va polluer le raisin.

Lui : ça je ne peux pas te dire le contraire mais depuis le temps qu'elle reçoit des pesticides, elle n'est pas morte, alors, elle ne va pas en mourir. Et puis si je la tue je me tue.

Moi : Tu vas nous empoisonner.

Lui : Je peux pas t'en dire plus, c'est pas mon boulot, tout ce que je sais c'est ce qu'il y écrit sur le bidon : une croix noire, une tête de mort et de mettre des gants...

Moi : Et les conséquences de « ton boulot » ?

Lui : Et la faim dans le monde, tu t'en fous ? Moi je nourris les gens.

Moi : Moi, tu ne me nourris pas, je ne mange pas de cette viande, et je ne bois pas de lait de vache.

Lui : Et ceux qui ne peuvent pas se nourrir eux-mêmes qu'est-ce que t'en fais ?

Moi (la colère monte) : Je m'en fous, oui, parce que c'est un processus sans fin, tu tues la terre pour que les gens continuent à pousser leur caddies.

Lui : Tu es fasciste...

Lui : Tout ce que je peux faire c'est reculer de 20 mètres et je viendrai te prévenir comme ça tu pourras partir...

Voilà le résultat de deux ans de « bon voisinage ».

Les fruits de cette vigne seront-ils encore bons à manger ?

Sûrement pas moins que ceux qu'on achète dans les supermarchés.

Journal de bord.  
21 juin 2015  
ZAD ICI AUSSI - le Pommier.  
Promesse/

Aujourd'hui j'ai fait la promesse de ne plus jamais semer de tomates. Une multitude de pieds bien robustes est sortie dans « le bateau ».

Le bateau est surnommé ainsi car c'est un endroit du potager qui évoque un peu la forme d'un bateau.

À l'origine c'était l'emplacement d'une serre très branlante qui a fait long-feu. Avant que le vent ne l'ait fait tomber complètement, des tomates y ont rampé joliment.

Quand la bâche et les bouts de bois qui la tenaient se sont tout à fait affaissés, quand l'hiver a eu raison de la structure, nous avons récupéré bouts de bois et bouts de ficelles, comme toujours. Le plus difficile fut de déterrer la bâche dont les bords étaient enfouis dans la terre. C'était la partie la plus solide. Rien ne vaut la terre pour le contrepois. La bâche est partie consolider la porte de la serre qui tient toujours (l'autre). D'autres bouts de bâche sont allés compléter le puzzle de la serre d'un ami. Au sol, le dessin évoquait une barque vue du dessus. À bâbord comme à tribord les buttes de terre extraites étaient bordées de fossés, qui s'étaient remplis d'eau pendant l'hiver. Le jour où j'ai planté partout des bouts de pommier, la terre étant tendre partout, gorgée d'eau, je m'en suis donnée à cœur joie, j'y ai mis à la pointe une branche de pommier et une planche un peu incurvée en guise de tuteur qui traînait là, sûrement un morceau de chaise. La proue y fut.

J'étais affairée à préparer le moindre petit bout de terre pas trop herbeux, quand je remarquai que la bâche affalée avait empêché la trop grande croissance de l'herbe. Je vis là une future petite parcelle cultivable. J'y étalais de temps en temps nos déchets végétaux et un peu de paille par ci-par là jusqu'à recouvrir complètement « le bateau ». À quelques mètres, une grande caisse en bois se révéla à mes yeux. Pourtant je connaissais bien cette caisse pour y aller régulièrement vider le contenu du seau des toilettes. Comment dire lorsqu'on a le sentiment que les objets se manifestent ?... Deux ans de caca-foin, résultat de nos offrandes personnelles à la terre, allait enfin pouvoir servir à quelque chose. Je bénis l'ami qui avait refusé que nous utilisions de la sciure du menuisier pleine de colle pour nos toilettes sèches. Un bon fumier vint recouvrir les

bords de terre en quelques coups de pelle. Nous étions en hiver. Je ne fis rien d'autre.

Au début du printemps je me mis à faire les semis sous châssis, dans la cabane, en cherchant les endroits les plus chauds pour ne pas dire les moins froids. Vint ensuite le moment des plantations. J'étais en retard sur les tomates car j'avais tardé à semer. Quand je les plantai dans la serre, elles étaient encore bien jeunes. Tous les jardiniers connaissent ce moment frénétique où il faut tout mettre en place, espérant trouver la meilleure place pour chaque plante.

Les graines de courges trouvèrent leur place naturellement dans le sol le plus riche, elles qui supportent même le caca frais, dans le bateau donc.

Le temps passa à arroser les jeunes plants de tomate, venir du puits vers la serre, les bras tendus par des arrosoirs trop lourds pour moi. Mes genoux en prirent un coup. Je ne me souciais pas des courges qui ici n'ont pas besoin de soin quelconque pour grandir. Dans une terre riche gorgée d'eau, elles étaient « autonomes » si l'on peut dire.

Quand j'aperçus les courges, de loin, pointer leur nez, je m'approchai et découvris des centaines de petits pieds de tomate autour et en dessous des pieds de courge.

Comme avec la vigne, je fus exaltée par ce cadeau. N'est-ce pas cela le retour à la terre ? On lui donne et elle nous rend ? Je dû éclaircir, j'en repiquai quelques-uns là où les autres, semés à la main, avaient tourné de l'œil, j'en mis en pot aussi pour les amis. Je laissai les autres en place, enchevêtrés avec les courges qui grimpaient sur notre structure en noisetier, y prendre un peu d'ombre.

La morale de cette histoire : à quoi bon se fatiguer, il suffit de chier. De l'autre côté de la méditerranée ils le savaient déjà, certains le savent encore.

Point technique : si vous décidez de faire cette expérience, les donneurs de caca ne doivent pas prendre de médicaments produits par les laboratoires pharmaceutiques.



Gambette, une chèvre immigrée, Passe-Partout deuxième génération.

### **L'arrivée. Adaptation réciproque.**

Nous sommes partis, S et moi, pour projeter mes films sur la ZAD à Rochefort. C'était il y a bientôt deux ans. Là-bas nous sommes passés chez Sophie, une amie maraîchère et elle nous a emmenés voir un troupeau de chèvres. Je ne sais plus comment nous avons pris la décision mais je me souviens que S a dit : « Je voulais partir de la ZAD, avec une chèvre, j'ai envie de rester ».

Gambette est montée dans la camionnette, s'est logée dans tout le barda avec Zoulou, la chienne de S, et ni S ni moi ne savions comment faire et ce qui allait se passer.

Nous savions que Gambette répondait à son nom, qu'elle était née dans la neige, qu'elle avait trois ans et qu'elle était pleine.

Les trois premières nuits, Gambette a dormi blottie dans un coin de ce qui était à l'époque un semblant de cuisine, avec seulement deux murs en dur, et le côté nord fermé par mon camping car et le côté ouest constitué d'une bâche et de porte-fenêtres tenant par miracle grâce à un amoncellement de pneus et de perches de bambou. Gambette était vraiment paniquée, et cette attitude de se mettre contre un « mur », je la connais bien maintenant est un signe de mécontentement très clair.

Évidemment je me suis inquiétée, je me disais qu'elle devait trouver beaucoup de différence entre un champ et un autre champ, un brin d'herbe et un autre brin d'herbe alors que pour moi, tout ça c'était du vert quoi.

Nous attachions Gambette non loin de la maison. Très rapidement, dès que je m'éloignais elle poussait des bêlements déchirants auxquels maintenant je me suis un peu plus habituée, j'accours un peu moins rapidement. A l'époque cela me troublait beaucoup et je ne pouvais pas faire un pas sans que Gambette veuille me suivre, y compris jusque dans la cabane.

Un jour, nous étions partis pour quelques heures et quand nous sommes revenus Gambette n'était plus là. A avait déjà enfourché un vélo pour partir à sa recherche. Je cherchais au loin un signe de sa présence quand, de l'autre côté d'une des fenêtres de la cuisine, je croise littéralement le regard de Gambette qui était en train de m'observer, le museau frôlant la vitre.

A partir de ce moment, nous ne l'avons plus attachée que très rarement, toujours pour lui faire prendre de nouvelles habitudes loin de moi.

Gambette n'a jamais tenté de s'éloigner au contraire.

Nous avons fait des balades ensemble dans la forêt, elle me suivait à une distance toujours égale, marchant délicatement et silencieusement dans mes pas. Je me retournais de temps en temps et avais le cœur en joie de la voir derrière moi. C'est la première fois que j'ai eu le sentiment de faire partie d'un troupeau.

Gambette aurait bien voulu vivre avec moi dans la cabane et moi je pensais à venir dormir avec elle dans la chèvrerie quand il faisait froid. Elle se campait en haut d'un bout de mur de la ruine qui lui servait de promontoire et m'observait dans le jardin. Au coucher du soleil, elle pouvait rester des heures à regarder au loin. Je suis montée, depuis, sur le mur, la vue se perd au fond en contrebas en une succession de friches et de petits bois qui se découpent à contre jour, le soir, dans la lumière contrastée de l'ouest.

J'ai découvert cette relation avec une chèvre. Les chèvres ne sont pas dociles, elles choisissent. Caprice, capricieux, caprins, on dit que les chèvres sont capricieuses. Chaque jour est différent et nous ne sommes jamais à l'abri d'un changement d'attitude, rien ne semble tout à fait acquis. N'est-ce pas là plutôt l'expression de la liberté? On dit aussi des femmes qu'elles sont capricieuses jamais des hommes...

On dit aussi des chèvres qu'elles sont maladroites mais c'est dans les gestes que nous leur imposons comme par exemple manger dans une mangeoire ou boire dans un sceau. En revanche, dans la nature elles sont capables d'acrobaties incroyables.

\* \*  
\*

### **Les petits.**

J'ai connu Passe-Partout, elle avait une semaine. Elle est née sur la ZAD, avec un autre petit chevreau, un peu avant la manifestation du 22 février 2014 à Nantes et a grandi libre. Gambette s'est débrouillée toute seule. Personne n'a pu me dire comment s'est passé l'accouchement mais le résultat était parfait. Nous savions que nous allions manger le petit chevreau, nous ne lui avons pas donné de nom. Le nom de Passe-Partout est venu rapidement car elle arrivait à se faufiler vraiment partout, à monter sur le mur de la ruine malgré de multiples essais de barrières qui sont devenues de vraies barricades, sauter du toit de la chèvrerie et évidemment s'échapper du coral malgré nos rafistolages quotidiens. Le jeu des chevreaux était beau et comique à voir, courant comme des fous et sautant, se suivant et se rattrapant. Dans le coral, de grosses pierres de la ruine et un bout de mur leur servaient de support pour leurs acrobaties. J'ai pu conserver cette image de la famille au complet juchée sur le pignon de la ruine.

Nous avons trouvé une personne pour tuer le chevreau, un voisin de L'Epine. Il comptait l'égorger. Je voulais participer, assumer ce rituel où, la plupart du temps, les femmes ne sont pas prévues. Je n'avais que faire de ces considérations puisque j'étais décidée à manger cet animal. Et puis la mort est sacrée, j'ai raté la naissance de ma fille, et la mort de ma grand-mère, j'avais envie de réussir la mort de ce chevreau. C'est alors que A m'a dit qu'il savait faire autrement, sans faire souffrir l'animal. Sans parler du conflit qui s'en est suivi avec S, nous avons décidé de faire cela, A et moi.

J'ai couru les magasins de coutellerie pour trouver un couteau bien tranchant, pour me rendre compte qu'une dague aurait été l'idéal pour que le coup soit porté sans déchirure. J'ai finalement trouvé un compromis pas trop onéreux.

Nous avons réparti nos rôles. Je suis restée avec Gambette loin des petits - nous n'avions pas réussi à les séparer- pendant que A attachait le chevreau. Ce fut le moment le plus difficile. Je ne pouvais voir ce qui se passait mais j'entendais Passe-Partout bêler, Gambette répondait. Je caressais Gambette, elle n'était pas paniquée comme cela peut lui arriver.

Ensuite, à un signal, j'ai ramené Gambette à la chèvrerie auprès de sa petite et rejoint A un peu plus loin dans un chemin boisé. Je l'ai aidé à attacher le chevreau par les pieds sur un bâton. Et nous avons marché au soleil couchant, chacun une extrémité du bâton sur l'épaule, le chevreau pendu par les pieds, la tête en bas. J'étais très émue et A me répétait que le chevreau voyait les arbres au dessus de lui, que sa dernière vision était de belles images de son monde et qu'il était déjà stone. Les arbres et la lumière diminuant à travers leurs feuillages, je les regardais aussi. J'étais concentrée sur la marche et je sentais le poids de l'animal. L'atmosphère était imprégnée de magie. Nous formions un cortège funèbre au milieu des bois, silencieux. Je ne sais pas combien de temps nous avons marché, sûrement moins d'une heure car je n'aurais pas pu porter bien longtemps. Je crois qu'il faisait nuit quand nous l'avons détaché et pendu à un arbre. Il n'a fait aucun mouvement et émis aucun son. Il était comme endormi. Ensuite, A a enfoncé le couteau sur le côté de sa gorge, dans l'une des carotides. A ce moment, je tenais déjà la bougie et l'animal tendu, vers le haut, la tête en bas, dans une position si semblable pourtant à celle qu'il prend quand il se hausse le plus haut possible pour manger les tendres feuilles des arbres, n'a pas bougé.

Nous l'avons laissé là un moment afin que le sang s'écoule hors de son corps. Quand nous sommes revenus, nous avons posé des bougies par terre et j'ai tenu une bougie le plus près possible de la chair et du couteau que A maniait avec adresse pour le dépecer.

Le corps de l'animal éventré éclairé d'un halo orange au milieu de la nuit noire, m'évoquait un tableau d'un autre temps où l'on

respecte les animaux que l'on tue.  
Rien à voir avec une boucherie.

Le corps de l'animal ainsi dépossédé de sa peau a passé la nuit au frais dans le puits.

Le lendemain, A a continué son travail, il a découpé l'animal sur une souche entre deux arbres près de la cabane et tendu la peau avec des clous sur une palette pour la faire sécher. Il a répandu de la cendre et frotté.

La peau est revenue à A.

Il en a pris un tout petit morceau et en a tiré un véritable écrin, un petit bijou finement cousu, avec un système de fermeture très sophistiqué, pour porter un de ses couteaux à la ceinture. Il y aura d'autres enveloppes sans aucun doute, toutes utiles.

Les entrailles, nous les avons enterrées dans la forêt afin de lui laisser une sorte d'offrande à elle aussi, un fertilisateur.

Les deux pattes de l'animal pendent aujourd'hui devant la cabane, sans que personne ne les aie jamais remarquées.

La queue a été subtilisée.

La tête est enfouie dans un coin du jardin sous une dalle de pierre. A viendra chercher le crâne bientôt.

Les petites testicules ont servi de bourses.

Rien de cet animal n'a été jeté.

Nous avons partagé la viande en plusieurs parts que j'ai préparé selon différentes recettes.

Un remerciement a, chaque fois, précédé nos repas.

\* \*  
\*

## **Le lait.**

Après la mort de son frère, Passe-Partout s'est retrouvée seule à téter sa mère. Nous avons pris le relai du chevreau en commençant à traire Gambette.

Il était manifeste qu'elle n'avait pas trop envie de nous donner son rab de lait.

Nous avons essayé diverses approches pour l'amadouer dont celle de lui donner du lierre pendant que nous tentions de lui soutirer un peu de lait. Le lierre provoquait chez elle une surexcitation incroyable que nous prenions pour de la gourmandise. Dès que la ration était finie, elle se débrouillait pour que la traite devienne impossible. Nous étions parfois tentées de lui en donner plus et il est arrivé qu'elle avale goulûment plusieurs bouquets sans nous donner beaucoup de satisfaction. C'était un jeu auquel H

et moi nous nous prêtions sans être jamais sûres de gagner. Je reconnais que j'ai essayé le chantage « Tu n'auras ton lierre que si tu nous donnes ton lait », sans résultat probant.

Nous n'avions pas du tout mesuré l'effet hallucinogène que le lierre provoquait chez elle.

Lorsque nous lui avons donné seulement du bon foin bien frais, elle est devenue plus calme et il y a eu un petit mieux.

Nous n'avons jamais pu déterminer si elle n'aimait vraiment pas être traitée ou si elle voulait tout garder pour sa biquette. C'était sûrement un peu les deux.

Bon an mal an, nous avons eu quand même assez de lait dans les débuts, en additionnant plusieurs traites, pour nous essayer à la transformation en fromage.

J'ai pu en faire quelques-uns, mais à vrai dire je n'ai en réalité pas fait grand-chose. J'avais renoncé à ajouter un quelconque produit au lait de Gambette, ni de présure, ni de petit lait qui, en fin compte, sont naturellement présents dans le lait.

Je n'ai jamais vu ou lu quelque chose sur une telle pratique mais je n'avais rien à perdre d'essayer et ne voulais rien acheter. Pour faire cailler le lait, ne disposant d'aucun système de régulation de température, je me suis contentée de sortir le lait du puits (notre unique système de refroidissement) et de le disposer dans des endroits de la cabane qui me paraissaient à ce moment là propices à obtenir une température vraiment très approximativement proche des 22° réglementaires.

Pour l'affinage, un endroit bien ventilé et frais n'était pas toujours facile à trouver n'ayant à ma disposition que très peu d'abris y compris pour moi-même.

Au niveau de l'hygiène, un professionnel aurait pris peur. Le rinçage des seaux se faisait à l'eau de pluie, le dégraissage au vinaigre blanc, aucune goutte de savon ou de produit détergent n'a jamais été en contact avec les récipients utilisés. L'addition des différentes traites et les écarts de température provoquaient souvent des ratés pas toujours comestibles. Certains buvaient la traite du matin au petit déjeuner et il y avait parfois de la faisselle délicieuse quand je voyais que le temps ne permettrait pas d'aller jusqu'au bout du processus.

Lorsque je mettais les petites pépites de fromage sur la table c'était un cérémonial exagéré et je disais en guise de fausse modestie : « Je n'ai rien fait, c'est le fromage de Gambette ». Pendant que j'en faisais un par semaine, ailleurs sur la ZAD, le groupe « Chèvres » équipé d'électricité et d'eau courante en faisait sept par jour mais je n'étais pas peu fière.

Au bout d'un certain temps, la traite devenant trop pénible pour tout le monde, nous avons arrêté. Passe-Partout a continué à s'en donner à cœur joie tout en se délectant de toutes les plantes à sa portée. Elle essayait tout et se portait à merveille. A plus d'un

an, elle était dodue comme un mouton. Sa mère, au contraire, dépérissait. Ses membres semblaient s'être allongés, son arrière train était creusé et ses doux yeux exorbités.

Je lui donnais de l'ail caché dans un mélange de graines protéagineuses « poules premier âge » que je m'étais décidé à acheter, ne pouvant en obtenir sur la ZAD . Elle le mangeait goulûment. Malgré mes efforts, son poil restait terne et elle paraissait léthargique comparé au dynamisme de Passe-Partout. Quand la fille, maintenant obligée de se mettre à genou, tétait, cela ne durait pas longtemps. Gambette s'écartait rapidement sans hostilité, allait voir ailleurs. Les tétés étaient de courte durée mais souvent répétées.

Je tentais d'écarter Passe-Partout de sa mère en la tirant et en la grondant. Malgré la séparation nocturne que nous avons finalement instaurée à l'aide d'une palette dans la chèvrerie, Gambette continuait de dépérir et Passe-Partout de manger tout ce qui pouvait l'être. Les essais de séparation en les attachant toutes les deux ou seulement l'une des deux n'ont servi à rien. Passe-Partout continuait de téter en douce profitant du moindre moment d'inattention.

Un jour que nous marchions derrière elles, L et moi dans un chemin, nous avons lâché les cordes que respectivement nous tenions comme de longues laisses, elles trottaient devant nous. Les chèvres ont une très discrète façon d'augmenter la distance subrepticement. Elles s'arrêtaient de temps en temps pour voir si nous les suivions. Nous avons senti que la distance s'agrandissait, leur rythme s'est accéléré et puis elles se sont mises à courir au delà d'un virage. Elles avaient disparu. Pas pour longtemps. Nous nous sommes arrêtées à bonne distance. Une minute ne s'est pas écoulée que deux têtes sont apparues de derrière le virage, les deux chèvres nous observaient. Elles se sont mises à bêler. Sans aucun doute elles nous appelaient. Nous avons amorcé quelques pas en arrière. Et, toujours avec un petit délai dans la réaction, elle se sont mises à trotter vers nous. Nous avons éclaté de rire. La sacrée coquine de Passe-Partout avec la bouche maquillée de blanc, toute dégoulinante de lait.

Après dix jours de régime strict, que je vécus moi aussi comme une punition de n'avoir pas sevré Passe-Partout assez tôt, j'ai laissé la mère et la fille se retrouver pensant que le lait de Gambette était tari. J'ai lâché Passe-Partout qui, après tous ces jours de privation n'avait pas du tout abandonné l'idée du complément alimentaire irremplaçable à toutes ses expériences gustatives.

Enfin, à cours de nouvelles méthodes et me rendant compte de mon erreur, afin de sevrer vraiment cette petite chèvre si pleine de vie et de sauver Gambette, je me suis résignée à l'envoyer à la ferme de Bellevue, un autre squat de la ZAD sous la garde de M qui m'a proposé de prendre Pashmina afin que Passe-Partout ne reste

pas seule. Ce fut le premier contact de Passe-Partout avec une autre chèvre.

Là aussi le jeu de la domination s'est déclaré tout de suite. Pashmina était censée être soumise mais face à Passe-Partout qui était comme un gros bébé en mal de compagnie, elle s'est révélée dominante.

\* \*  
\*

### **Se nourrir. Se soigner.**

Quand Gambette est revenue de la ferme de Bellevue après plus d'un mois, elle sentait le bouc. Est-ce parce qu'elle n'a pas eu de petits cette année ? Ses hormones virent-ils vers le côté mâle ? Elle s'est aussi précipitée sur un saule pour en dévorer l'écorce. Pour se soigner ? L'écorce de saule possède les vertus de l'aspirine, en particulier les rejets de trois ans comme celui qu'elle a choisi. Pour elle, se soigner et se nourrir sont synonymes. On nous dit qu'il faut bien manger pour être en bonne santé mais où pouvons nous donc bien manger ? A part dans la nature, là où nos gestes quotidiens sont motivés par notre subsistance. ..

Les chèvres, en tout cas ont leurs périodes, c'est tantôt la berce, tantôt la ronce, tantôt les jeunes feuilles des arbres et particulièrement celles du saule. Et toujours en accord parfait avec les saisons. Gambette mangeait-t-elle du pissenlit qui active la lactation parce qu'elle allaitait ou le pissenlit fleurit-il au moment où les animaux en ont besoin ? Des questions naïves auxquelles ceux qui me lisent pourront peut-être répondre. Les botanistes nous enseignent que si la fleur donne ce qui lui convient à l'oiseau ou l'insecte c'est pour mieux se reproduire. Je ne crois pas que le pissenlit trouve un intérêt à être mangé... Les chèvres ont tout simplement trouvé le moyen de se nourrir et de bien se porter. Les animaux qui ne sont pas contraints par des impératifs de résultat se nourrissent selon leurs besoins. Il est sûr, en revanche, que les déplacer n'est pas sans conséquence. Ces chèvres ne sont pas d'ici. Et ceux, qui comme à la chèvrerie de L'Epine, veulent vendre du fromage sont obligés de leur donner un tas de compléments alimentaires.

L'alimentation des chèvres n'est pas non plus de l'ordre d'une simple fonction organique. Comme nous, si Gambette est contrariée, elle s'arrête de manger. Et à l'utilité de se nourrir s'ajoute le plaisir de grimper dans les arbres.

L'hiver a été rude c'est-à-dire humide. Je n'ai pas été malade malgré mes démêlés avec la cheminée que j'ai dû refaire en urgence. Mais les bêtes n'étaient pas en forme du tout. Gambette était affaiblie et Passe-Partout commençait à perdre ses poils sur l'arrière-train exactement au même endroit que Chacha le chat chasseur. Je cherchais les causes de cette maladie en demandant un peu partout et en faisant des recherches sur internet. Je n'ai pas trouvé la solution miracle. Je leur mettais de l'huile avec de la lavande qui avait macéré. Puis, sur le chat, du vinaigre de cidre mélangé avec de l'eau et l'huile essentielle de lavande. Je massais bien Passe-Partout qui commençait à avoir une véritable tonsure. A force d'en parler, J un vacher voisin me dit qu'autrefois on mettait un bouquet dans les « stabulations » (nouveau mot pour dire étable), un bouquet de quoi, impossible de le savoir. D'un autre côté, au nord, j'avais vu le chien d'un autre voisin avec une tonsure énorme très moche sur le derrière et le papi qui le promenait m'avait dit qu'il se roulait dans la stabulation. Je suis donc allée voir le vacher du nord. Ses vaches avaient une maladie de peau mais c'est tout ce qu'il a pu me dire. Il n'avait pas l'air inquiet. Moi j'ai pensé que ce sont ses vaches qui ont pâturé près de nous tout l'hiver qui ont contaminé les autres animaux. Les pauvres bêtes étaient sous la pluie sans arbres pour se protéger (peut-être avec les mouches). Plus tard, je lui ai parlé de cette histoire de bouquet et il m'a précisé qu'il s'agissait d'un bouquet de houx mâle et qu'il avait essayé autrefois (encore) et que ça avait marché. Qu'il n'avait aucune croyance en ce genre de chose mais que ça avait marché... Pourquoi ne le fait-il plus ? Pourquoi cette pratique s'est-elle perdue ? Les réponses sont toujours évasives. En tout cas nous étions contents de pouvoir faire quelque chose et nous sommes allés cueillir de quoi faire un beau bouquet que nous avons accroché dans la chèvrerie. Le bouquet a été brouté. C'est que les chèvres adorent se dresser et elle peuvent le faire bien haut. Ce corps qui se déploie vers la gourmandise a-t-il profité des bienfait de la plante ? On ne peut l'affirmer. Finalement le retour du temps sec a permis aux animaux de retrouver leur pelage. Peut-être un peu par mes soins aussi. Elles ont maintenant un poil brillant et dru.

\* \*  
\*

*Si j'écris ces lignes c'est un peu grâce à elles car je prends le temps de ne pas m'activer à construire, bricoler, réparer, rafistoler, jardiner, cueillir, cuisiner, vider, remplir, faucher, faire des tas de tout, nettoyer et ranger et râler. Je prends ce*



*temps pour moi, et je prends du plaisir à les observer, je laisse vaquer mon esprit en les regardant. C'est un genre de bac à sable super beau.*

\* \*  
\*

### **Lutine.**

Lutine est arrivée un soir de fête, on nous l'a déposée car elle ne pouvait plus suivre le troupeau de la chèvrerie de la ZAD et son propriétaire tardait à revenir la chercher. Je n'ai pas très bien compris si d'ailleurs il était vraiment certain qu'il revienne la chercher. Elle s'appelait Inutile et je ne sais pas qui l'avait nommée ainsi. Elle a fait le tour de la ZAD, de lieu en lieu, y compris à Kassquat (une barricade célèbre ici) où elle ingérait un peu de tout, y compris du plastique m'avait-on dit. Ce soir là on l'a déposée avec son gros ventre plein d'au moins un petit à naître et ses difformités. Ses hanches mal formées et son menton en galoche. Quel âge a-t-elle ? On ne sait. En tous cas personne ne semblait en vouloir.

Nous l'avons appelée Lutine du féminin de lutin, et elle va clopin-clopan et mange sans discontinuer exclusivement de l'herbe. Elle tourne autour de son piquet, corde tendue, tel le crayon d'un compas, sans brouter au milieu du cercle. A chaque nouvelle place, elle trace des cercles.

Gambette donne des coups de corne dans le ventre de Lutine qui, elle, porte des petits. Peut-être est-elle jalouse ?

Pendant son séjour, nous avons dû l'enfermer chaque soir dans une partie de la chèvrerie afin qu'elle soit au chaud et au sec et à l'abri des coups de Gambette. Elle mange, éternue, tousse et a la morve au museau, comme la petite chatte que j'ai recueillie. Cette humidité constante rend aussi malade les animaux. Alors je les mouche avec un gros morceau de tissu. Je la mets toujours près d'une belle haie bien garnie afin qu'elle puisse aussi manger des ronces et des feuilles d'arbres. Ça ne va pas bien mieux et ce n'est pas pire. Aucune des mauvaises prédictions sur son état ne se sont réalisées.

Finalement, son propriétaire a débarqué un jour et l'a emmenée. J'ai su qu'elle avait eu ses petits et que tout s'était bien passé.

**Boolie** est une belle chèvre au long poil, et à la longue barbiche. Nous ne connaissons pas son histoire et son âge non plus. Quand

elle est arrivée elle n'avait pas de nom et pas de cornes non plus. On n'a pas pu savoir si elle en avait jamais eut. Elle charge quand même très bien avec son front, elle donne des coups de boule c'est pourquoi nous lui avons donné le nom de Boolie. Elle a peur des êtres humains et de Gambette aussi. C'est tout un cirque pour la faire rentrer dans le corral où Gambette l'attend devant l'entrée. Il fallait que nous soyons deux, l'un tenant Gambette et l'autre poussant Boolie à rentrer. Impossible en revanche de la faire rentrer avec les autres à l'abri dans la chèvrerie, elle a dormi dehors.

Elle aurait pu s'intégrer au troupeau, avec le temps peut-être, mais Passe-Partout toujours au milieu, a commencé à quitter sa mère pour la suivre, ce qui donnait une nouvelle configuration vraiment ingérable pour moi. Boolie est donc partie, et Passe-Partout a bêlé pendant deux jours en la cherchant partout. Puis Boolie s'est complètement libérée des êtres humains. Elle est maintenant quelque part en liberté sur la ZAD.

### **Gandalf**

L'histoire de Gandalf pourrait faire l'objet d'un long récit. Gandalf c'est le nom que ce bouc portait quand il est arrivé ici et comme ce nom l'indique son poil est tout blanc et il porte une belle barbiche tout aussi blanche. Il est célèbre sur la ZAD car il en a fait le tour. Il a changé de nom plusieurs fois au gré de ses séjours dans les différents lieux. Nous ne le lui avons pas changé mais aujourd'hui qu'il est reparti il s'appelle : «Yoshorito.»

Dans un troupeau normal on donne aux bêtes des noms dont la première lettre correspond à une année, ce n'est pas un critère qui a cours ici.

Gandalf a été accueilli par S pour débroussailler, activité qu'il pratique avec passion et aussi avec violence. Il était prévu de l'installer dans la chèvrerie mais nous n'avons pu l'y laisser sous peine de la voir disparaître. Gandalf est très sympathique, A s'y est attaché car il est attachant, il bêle aigu d'une voix frêle et adore respirer le pipi des chèvres. Quand il est content, il dresse son museau et montre les dents dans un mouvement qui semble exprimer un plaisir extrême mais il est absolument obligatoire de l'attacher. Au début, je pensais le caresser comme les chèvres et j'ai reçu plusieurs coups de ses belles et grandes cornes. Une fois son travail terminé chez S, sa prise en charge a été un peu plus hasardeuse. Nous l'avons fait pâturer avec Gambette et Passe-Partout. Il aurait pu faire partie de la petite famille. Mais je ne voulais pas qu'il y ait des chevreaux cette année-là ne pouvant envisager de faire seule la transformation. L'éloigner des chèvres fut une utopie. Les liens se cassaient et il débarquait régulièrement près de la chèvrerie parfois en pleine nuit et détruisait tout sur son passage notamment les plantes et

les arbres qui étaient dévorés. Beaucoup d'entres-nous avaient renoncé à l'approcher. Après de multiples accidents et malgré les câlins que A lui prodiguait, son départ vers la ferme de Bellevue fut inéluctable.

\* \*  
\*

### **Education ? Différence avec un élevage.**

Depuis l'arrivée de Gambette à la maison j'ai toujours cherché à ce qu'elle soit le plus autonome possible. Ma relation étroite avec elle puis avec sa fille est à la fois exaltante pour moi et très contraignante. J'aime les êtres libres, comme moi, et elles le sont, mais c'est moi qui les ai amenées à vivre ici et j'en porte la responsabilité. Je dois donc veiller sur elles, et cela ne s'appelle pas de l'élevage.

L'éducation n'est-ce pas un ensemble de balises qui permettent de laisser le plus possible de portes ouvertes ?

Quand arrivent des animaux amateurs de légumes, il est difficile échapper au dilemme : le jardin potager ou les chèvres, qui doit-on enfermer ? De plus, il aurait peut-être fallu m'enfermer moi-même car des plantes comestibles sont tout autour de la cabane même si une grande partie se trouve délimitable dans un rectangle que l'on aurait pu clôturer.

Comment préserver ce que nous voulons manger et garder près de soi les animaux ? Comment éviter de créer des zones qui nous déracinent, parquent les différents moments de nos vies ? Comment construire une autonomie alimentaire basée sur l'harmonie et un rapport immédiat et sensible avec le lieu où nous vivons ? Vivre et travailler au pays pas tout à fait. Ne pas trop s'éloigner de notre activité vivrière. Partir sur les chemins, déambuler. C'est là aussi une question d'échelle.

Ici sur la ZAD, les terres appartiennent à l'Etat et nous sommes presque tous squatteurs, à part quelques propriétaires qui ont refusé de signer avec AGO. Je considère aussi les exploitants agricoles qui ont signé comme des squatteurs, des squatteurs légaux voilà tout. Je n'aime pas les clôtures ni les frontières quelles qu'elles soient. Au XVIIIe siècle, le régime des enclosures a mis fins aux vaines et vives pâtures. En France, la révolution bourgeoise a entériné la fin de la possibilité pour le petit bétail de brouter où bon lui semblait. Des haies et des

clôtures ont délimité définitivement les propriétés et l'usage des communaux s'est raréfié. Je pense avec d'autres que cette époque marque le début du capitalisme et que la politique de zonage d'aujourd'hui est au cœur de l'aménagement total de nos vies.

Sur la ZAD, nous avons la chance de vivre en harmonie avec nos idées en attendant que la ZAD soit bradée par les citoyennistes qui réclameront leur petits lopins de terre. Pendant ce temps qui nous reste, c'est avec une grande joie que nous essayons des solutions sans zonage et nous nous permettons de déambuler avec ou sans animaux sans se soucier des barbelés.

Évidemment, je ne pensais pas partager ma vie complètement avec mes chèvres. Je voulais les avoir en bonnes voisines. Le plus libre possible.

S avait construit une cabane pour les chèvres dans la ruine, puis nous l'avons entourée d'une clôture qui forme un large jardin sauvage agrémenté d'un saule qu'elles adorent. Nous l'appelons le coral.

La porte de ce coral est aujourd'hui ouverte en permanence. Gambette et Passe-Partout sont libres de sortir et de rentrer chez elles. De l'autre côté de la ruine, à l'est, elles peuvent se promener où elles veulent. Pour en arriver là ce fut toute une éducation, si on peut appeler cela ainsi. Ce que j'ai gagné c'est aussi plus de liberté pour moi. Je peux maintenant m'absenter, sans avoir à demander à quelqu'un de venir pour les garder. J'ai longtemps espéré cette possibilité sans y croire complètement. Nous avons, elles et moi, mis deux ans à établir cette situation.

Au début, je les emmenais ailleurs.

Tous les matins, je faisais le chemin avec elles et partais ensuite dans les bois. J'attachais Gambette et laissais Passe-Partout à ses côtés, libre de gambader non loin de sa mère.

A environ un kilomètre de la maison, j'avais trouvé un endroit parfait pour qu'elles puissent se nourrir en abondance et de façon variée. Une petite friche, inondée en hiver mais pas trop mouillée au printemps et en été. Pleine de plantes sauvages libres de pousser sans fauche depuis plusieurs années. Les agriculteurs, ici, ne fauchent « les champs humides » que s'ils rentrent dans le système de subvention de la P.A.C. Ils doivent, par exemple, faucher ce qu'ils appellent les « nuisibles » autour de leurs champs de maïs. Ils disent êtres surveillés par satellite. Ce qui est drôle c'est qu'ils font vraiment n'importe quoi comme par exemple des fauches tardives qui font voler les fleurs de chardon (leur bête noire avec le grand rumex) tout azimuts. Ils provoquent ainsi exactement le contraire de ce qui est attendu. En fait, la question de la rentabilité de leur récolte passe bien après les subventions. Et celui qui fauche tardivement renforce la flore au lieu de la détruire, bien heureusement pour les « nuisibles » que nous sommes. Certains laissent également pourrir leur maïs sur

pied. Bref, certaines friches subsistent par bêtise ou par bureaucratie ce qui revient au même, et c'est tant mieux pour la nature, nous et les chèvres.

Pour amener Gambette et Passe-Partout vers cette friche, je les tenais bien près de moi en évitant les coins dangereux comme les pieds de vigne sur le bord de la route et l'entrée du potager de S. Nous marchions ensemble, Passe-Partout se positionnant toujours entre Gambette et moi. Arrivées à l'entrée du champ je les lâchais. Elles partaient devant en suivant précautionneusement l'étroit tracé de leurs pas formant un lacet au milieu de la friche, puis se stabilisaient plus ou moins au même endroit. Je restais toujours un moment avec elles, à rêvasser, allongée dans l'herbe me laissant pénétrer par cette atmosphère paisible. Pour les quitter sans me faire remarquer, je m'éclipsais sans leur montrer le chemin que j'empruntais car je filais par les bois. Ne jamais montrer ne serait-ce qu'une fois le chemin que vous ne voulez pas qu'elles empruntent à des chèvres. Je revenais ensuite les chercher le soir. Elles couraient alors devant moi, sans lien, vers leur maison.

Les chèvres prennent très rapidement l'habitude de s'arrêter à des « spots ». Le jeu est de créer un parcours (le mieux étant une boucle) jalonné de « bons spots » afin d'éviter qu'elles s'arrêtent à d'autres.

Un jour, comme toujours, ce sont elles qui me montrèrent comment faire évoluer leur éducation vers la liberté. Elles sont arrivées à la cabane, trottinant parallèlement, synchronisées comme elles peuvent l'être. Gambette s'était une fois de plus détachée. Elles avaient parcouru le chemin en sens inverse sans faire de dégâts. Cette fois-ci. Alors je n'ai plus attaché Gambette. Je partais simplement avec elles le matin, elles revenaient toutes seules, libres, choisissaient le moment de quitter la friche à leur gré . On ne les voyait pas toujours arriver et parfois je devais crier très fort et courir pour les pousser chez elles. Certaines plantations n'ont pas été épargnées. Je me suis toujours demandée ce qui pouvait les faire revenir en plein après-midi. Probablement la peur due au bruit des machines agricoles ou plus sûrement celui des quads ou des 4x4 qui dévastent le chemin qui longe la friche. On l'appelle « Le chemin de la gare » plus récemment nommé par H « the crocodile path ». En hiver, il est tellement inondé qu'il faut être hautement botté ou pieds nus pour l'emprunter. Une rivière où les ornières remplies d'eau forment des bassins qui brillent sous le clair de lune à travers les arbres. Chaque année, malgré nos efforts pour les en dissuader et malgré nos barricades qu'ils détruisent en un tour de main, les engins à moteur de jeu continuent de détruire ces nouveaux abreuvoirs pour les animaux en tuant la faune et la flore qui pourtant ne se lassent pas de réparer leurs dégâts.

Dès que le soleil a commencé à réchauffer la terre, les chèvres m'ont suivie dans une autre friche dont le dessin, la nudité, la lumière, l'espace me faisaient penser à une piste d'atterrissage de soucoupe volante. Je rêvais « qu'ils » viennent enfin venir me chercher... Je décidais d'y installer une yourte pensant y pâturer avec les chèvres à l'écart du jardin mais non loin de la cabane collective.

Au début tout se passait pour le mieux. Le champ est encadré par une haie haute et touffue d'arbres qui n'ont pas subi de mauvais traitements depuis un moment et qui le protègent des vents dominants d'ouest. Il commence à être parsemé de jeunes arbres, beaucoup de saules, de bourdaine, parfaits pour la vannerie qui est une de mes occupations préférées quand je reste avec mes chèvres.

On n'y voit pourtant qu'un seul papillon blanc.

Pour décider de l'emplacement de la yourte, je me déplaçais avec mon pliant et mon ouvrage en divers endroits du champ, observant le parcours de l'ombre. Les chèvres mangeaient toutes les bonnes choses autour de moi. Il y a aussi des ronces et des ajoncs dont les fleurs sont une très bonne alimentation pour les caprins comme pour les bovins. Passe-Partout, toujours à la découverte de nouveaux goûts, n'hésitait pas à venir grignoter mes copeaux et tentait même de se régaler de mes éclisses d'osier.

Cette fois encore il fallait faire montre de vigilance et d'intelligence pour jouer avec Gambette au jeu de la chèvre dominante. Cela ressemble à un rapport de force mais en réalité bien d'autres choses se passaient entre nous.

Empêcher les départs prématurés n'était pas toujours possible.

Gambette se rapprochait insensiblement de la sortie, doucement, tout en continuant à brouter de-ci de-là. Passe-Partout la regardait faire et me regardait ensuite. Et puis, le départ était donné je ne sais comment et la fuite s'en suivait, toujours vers la chèvrerie. Gambette montrait par là sa volonté de décider du moment de partir. Je me faisais souvent devancer mais à force de patience et de tirage de corde, forcément artificiellement, c'était moi la chèvre dominante.

J'ai découvert cette chèvre dominante en moi qui me ressemble peut-être plus qu'un genre humain.

A propos de genre humain, je dois dire que je ne le comprends pas. « Ah les gens » écrivait Beckett. Il existe des exceptions. Mais dans l'ensemble ce qui motive leurs actions me paraît complètement à l'envers de l'intérêt de ce fameux genre humain. Ici par exemple nous avons à faire avec des gestes qui ont directement trait à notre survie. Alors qu'il est urgent de tout arrêter, les exploitants agricoles et ceux qui les singent continuent tranquillement leurs exactions.

Ce qu'ils appellent « leur métier » est identique à celui d'agent

d'entretien industriel. Juchés sur leurs grosses machines, ils nettoient. Ils traitent la terre comme un sol mort. Un exemple assez frappant et presque comique a bouleversé mes plans de pâturage avec mes chèvres.

JB qui a le droit d'usage du bout de terrain que j'occupe et des champs qui l'encadrent à l'est et à l'ouest - concédés par AGO comme tant d'autres terres distribuées aux agriculteurs en récompense de leur promesse de départ - m'avait dit qu'il ne voulait pas m'embêter (avec des produits) et qu'il ne ferait rien que de la prairie.

J'étais à pâturer avec mes chèvres quand j'entends un bruit de tracteur en provenance de la fameuse prairie qu'il faut traverser, entre la friche et la chèvrerie.

JB était en train de labourer profond sa prairie. J'étais une fois de plus abasourdie. Impossible de passer. Aucun espace n'avait été épargné y compris sur les bords du champ. J'attends son départ et puis nous crapahutons vers la chèvrerie sur les bosses rendues glissantes par le crachin qui n'a pas manqué de tomber.

Le lendemain matin j'appelle JB. Voici, en quelques mots, notre absurde conversation.

- Tu m'avais dit que tu ne ferais rien.
- Bah oui.
- Que tu ferais de la prairie.
- C'est ce que j'ai fait.
- Mais c'était déjà une prairie !
- Oui mais elle n'était pas propre. Il y avait plein de parelles (grand Rumex), alors je vais en semer une nouvelle.

Voilà donc les raisons de son intervention. Le tracteur de JB a donc enfoui les grosses racines de Rumex sous plusieurs centimètres de terre littéralement traumatisée. Toutes les petites bêtes et les racines qui commençaient à faire revivre un peu cette terre déjà très appauvrie par des traitements similaires ont été supprimées. Les Rumex repousseront dans quelques temps... Une autre machine est ensuite venue tasser la terre et semer. Une jeune herbe toute « propre » a poussé juste à côté de la chèvrerie et il n'a plus été possible de faire brouter autre chose aux chèvres. Fini la belle et bonne pâture. La junk food a eu raison de mes projets.

Ensuite, un autre ennemi de l'exploitant agricole est apparu, celui qui vient toujours quand on retourne la terre, j'ai nommé le chénopode. C'est très bon, cuit ou en salade, meilleur que les épinards au niveau fer et magnésium. Il ne faut pas en abuser, ce qui a été le cas de Gambette qui a continué à brouter là où c'était bon. Normal. Gambette a donc été malade de diarrhée. Encore une conséquence néfaste que nous subissons sans pouvoir réagir sur la cause.

Pour finir, la nouvelle prairie n'étant pas finalement assez

propre, JB est revenu avec une autre machine pour supprimer les chénopodes avec de l'herbicide. Il appelle cela ne rien faire.

Mes chèvres sont bel et bien en liberté derrière la limite symbolique que j'ai fini par dresser à l'est mais je vais devoir les emmener loin de cette prairie toute neuve afin qu'elles se nourrissent mieux.

J'ai décidé de les faire passer par l'est pour retrouver la friche de l'année dernière.

Bien que nous empruntions un autre chemin, elles sont rentrées dans le champs sans hésitation. Mais, surprise : la friche avait été fauchée. Nous en trouverons bien une autre. J'imagine que beaucoup de petits bergers ou fermiers ont du subir ce genre de contre-temps avant la fin de la vaine pâture pour finalement se trouver empêchés complètement de se balader et devoir louer des terres ou mourir.

\* \*  
\*

## Troupeau.

Nous avons formé un petit troupeau Gambette et moi avec parfois quelqu'un d'autre. Ce qu'elle préférait c'était lorsque une personne ouvrait la marche et une autre la fermait.

Puis avec sa fille, le troupeau s'est agrandi. Nos rapports se sont transformés. L'allaitement a duré plus d'un an. J'ai laissé faire la nature, me basant sur le peu de choses que je sais d'elle. Personnellement j'aurais bien voulu allaiter aussi longtemps.

A son retour de la ferme de Bellevue, après un mois de séparation pour arrêter la lactation, Passe-Partout a continué à montrer son attrait pour les pis de sa mère mais cette-fois-ci il n'y avait vraiment plus rien à téter. Après un an et trois mois de tétées copieuses, elle a fini par se résoudre à n'être plus seulement un gros bébé. La tendresse qu'elles se portent n'en est pas moins intacte. Elle s'endort avec sa mère, collées et entrelacées tête-bêche quand elles choisissent de se lover dans la grande boîte en bois.

Passe-Partout s'allonge aussi parfois à mes pieds, elle frôle ma nuque de son museau, en soufflant un peu. De temps en temps Gambette vient se joindre à nous en tendant son long cou et approchant son museau pour, elle aussi, avoir une caresse. Passe-Partout n'a pas perdu l'habitude de venir me chercher ou de



m'appeler quand il y a un problème (souvent parce que sa mère est emmêlée). Et parfois, elle me pousse dans le dos pour que je suive sa mère qui veut rentrer à la maison. Encore une sensation d'être adoptée, faire partie du troupeau que je n'ai jamais ressenti avec les êtres humains.

La sensation de la distance chez les chèvres est un sens dont nous avons à trouver l'équivalent. Quand le troupeau avance, elles attendent les autres sans se retourner. Lorsqu'elles pâturent la distance qu'elles mettent entre elles a un sens aussi qu'on pourrait appeler symbolique. Encore une dimension non mesurable, quelque chose de l'ordre de la relation. Pour nous les « petits d'hommes » c'est une représentation spatiale, une proximité plus ou moins lâche. J'y vois comme une constellation élastique: mouvement de rapprochement et éloignement autour de pôles qui changent. Passe-Partout se rapproche de moi, ou de sa mère, parfois elle s'allonge entre nous, pas n'importe où. Pourtant, parfois elles se cherchent, s'appellent ou m'appellent comme si elles avaient oublié, préoccupées par autre chose, où l'autre se trouve.

Que voient-elles ? Comment voient-elles ?

Mes recherches sur la vision des chèvres n'ont rien donné. Les livres et les sites internet que j'ai pu consulter ne parlent que d'élevage. Et pourtant leurs pupilles sont absolument différentes des nôtres : elles sont rectangulaires. Le jeu est de capter leur attention ou de disparaître de leur vue selon ce qu'on veut obtenir d'elles.

Je profite qu'elles soient occupées à manger pour m'éclipser. Car si elles me suivent à l'aller, il ne faut pas qu'elles me suivent au retour et c'est toute la difficulté.

Il y a un code, un langage qui nous dépasse.

Comment décrire ce geste, cet encornage qu'elles se font. Un entre-choc. Elles se dressent sur leurs pattes arrières, torsionnent leur corps et se laissent retomber vers l'avant avec l'élan dans un balancement, en vrille, corne contre corne, bois contre bois. Rien à voir avec une charge frontale droit devant. C'est gracieux. C'est amical s'il faut trouver un mot. Quant elles se séparent ensuite, elles remuent parfois la queue et se suivent en courant un peu de biais.

Le partage de la nourriture ou un différend sur la direction à prendre, près de moi ou suivre Gambette vers la chèvrerie - Passe-Partout est souvent partagée - induit aussi l'entre-choc.

Je ne vivrais jamais l'entrechoc mais je le vis un peu par procuration. Je ne peux que me projeter dans ce rapport sans pouvoir l'analyser.

Si je câline, si je caresse, c'est avec mes mains et si je parle et crie c'est avec ma voix. Pourtant je me sens transportée quand elles m'accompagnent dans les chemins. J'entends à nouveau le

silence. Je marche en écoutant leur présence. Je ne me retourne plus. J'envisage d'aller plus vite. Passe-Partout s'attarde pour gloutonner une plante. Découvrir une nouvelle saveur. Je déguste cette image heureuse. Je souris à quelque chose qui ressemble pour moi à un petit enfant dont la curiosité le fait s'arrêter sur un objet à explorer. Et, suite à je ne saurais dire quel événement ou décision de sa part, elle accourt. Elle cavale vers nous. Gambette quant à elle n'est pas toujours derrière moi. Elle prend la tête dès que nous parvenons sur un terrain connu. Elle se met alors à trotter vers la chèvrerie et le champ si fraîchement herbé. Il y a tant de configurations possibles.

\* \*  
\*

*Pour clore cette petite histoire qui n'a en réalité pas de fin, j'aimerais dire que j'aurais voulu encore agrandir le troupeau. Parce qu'il est naturel pour les mammifères de se reproduire, qu'il me semble que Gambette a besoin d'avoir des bébés et que notre rapport en aurait été plus distancié. Cela ne sera pas possible ici. Non pas du fait de la précarité de notre situation de squatteur, car occuper le terrain que ce soit en y habitant, en cultivant ou en faisant pâturer des animaux est toujours une règle valide, mais parce qu'il est préalablement nécessaire de créer un petit troupeau d'humains disposé à s'en occuper, or il faut bien constater que cela est difficile.*

*Certains sur la ZAD ont réussi à former une tribu et vivent avec un troupeau d'un vingtaine de chèvres. Ils ont déjà parcouru de longs chemins avec leurs chèvres avant d'arriver ici et sont prêts à partir en cas d'expulsion.*

Journal de bord  
ZAD ICI AUSSI  
Juin 2015

Ces derniers jours, nous avons préparé la terre, environ 100 m<sup>2</sup>, pour planter du sarrasin. Ce n'était pas prévu, par conséquent, la prairie était vierge, nous n'avions pas paillé comme nous le faisons maintenant pour stopper la croissance de l'herbe.

Ce n'est qu'aujourd'hui, après deux années « d'enfer vert », que nous avons vraiment évalué le niveau de paillage nécessaire pour cultiver. Nous marchons, la faucille à la main, toujours prêts à faucher, pailler, faucher, pailler sans cesse, afin de ne pas marcher sur nos propres plates-bandes, afin d'éclaircir un tant soit peu le jardin pour distinguer les plantations des hautes herbes. Nous passons un temps infini à séparer ce qui se mange de ce qui ne se mange pas. Et parfois nous découvrons des fleurs magnifiques sorties des buttes de mélanges de graines, enfouies dans les herbes.

Il a donc fallu désherber une première fois à la houe et à la main, superficiellement certes mais ce fut un gros travail qui aurait été plus rapide si nous avions été un peu plus nombreux.

Nous avons dessiné un rectangle de dix mètres sur quinze environ, mais quand F. est venue repérer le terrain pour le passage du cheval, nous avons dû allonger le rectangle, la traction animale a des contraintes elle aussi, liées à la mécanique : les demi-tours sont difficiles pour le cheval harnaché à la houe. On aurait pu faire un cercle, mais il aurait fallu qu'il soit très grand.

Nous n'avons aucune idée de rendement, ni de productivité. Les chiffres qu'on peut trouver sur la question ne nous concernent pas. Nous n'avons pas envie de calculer en général et en particulier. L'ensemble des paramètres qu'il faudrait intégrer dans l'équation est infini. Alors à quoi bon. Nos efforts vont nous permettre d'augmenter notre autonomie alimentaire, cela est certain.

Aujourd'hui nous sommes deux, demain peut-être plus, ou moins. Nous mangeons déjà du sarrasin sous forme de farine pour confectionner des galettes ou sous forme de graines concassées cuites comme du riz. Nous pourrions aussi les piler, à la manière des africaines. Nos habitudes alimentaires ont déjà changé. Nous mangeons beaucoup de plantes sauvages que nous consommons en tisane et qui enrichissent nos soupes, nos omelettes, nos salades, nos fricassées de légumes et nos galettes. Nous essayons de profiter le plus possible de ce que la nature nous offre spontanément. Et c'est avec joie que nous découvrons de nouveaux

moyens de nous passer d'acheter. Nous avons la chance d'être entourés d'orties, qui sont riches et utiles dans bien des domaines. Quand certains agriculteurs BIO®, ou fournisseurs agréés et labellisés, en cultivent en très grande quantité pour fabriquer du purin afin que la grande culture le substitue aux produits chimiques, nous n'avons qu'à tendre la main ou le gant selon la dextérité du cueilleur. La berce, la ronce, le pissenlit, le chénopode garnissent aussi nos repas. « Dis-moi ce que tu manges, je te dirais qui tu es ». Devenons-nous un peu sauvages ? Sans doute.

Quant au retour sur investissement n'en parlons pas, si nous ratons notre récolte nous n'aurons pas perdu d'argent. Un demi-kilo à peine de graines qui nous ont été offertes pas un voisin et ami, c'est notre investissement matériel, s'il faut parler ainsi.

Le sarrasin a beaucoup d'avantages et pourtant sa culture est en voie de disparition. On ne le trouve plus qu'en Bretagne et dans certains pays d'Europe de l'Est. Malgré mes questions aux agriculteurs et mes recherches, je n'ai pas trouvé d'explication vraiment pertinente. Il y a bien des associations « de-défense-du-sarrasin » mais rien sur les raisons de son déclin. Il y a toujours l'éternelle rengaine de « les-gens », les gens n'en veulent plus, etc. Il est sensible à trop d'humidité et compliqué à récolter parce que les graines n'arrivent pas à maturation toutes en même temps. Ces raisons paraissent bien faibles en regard de ses atouts. C'est une plante qui pousse sur un sol pauvre et ne nécessite aucun « intrant ». Même les agriculteurs les plus conformistes n'ajoutent rien, ni engrais, ni pesticides, ni (?) herbicides. C'est un engrais vert qui peut se cultiver avec d'autres plantes et qui permet après la récolte d'enchaîner d'autres cultures plus gourmandes. Et ce qui fera plaisir à tous ceux qui sont allergiques au gluten, le sarrasin est sans gluten. Enfin, nous espérons le voir, il attire nos amis les abeilles qui en ont bien besoin.

Pour nous, cette expérience fut aussi une rencontre avec les chevaux et F et P. Lolita a tiré sur deux outils : la houe et le cultivateur, et F, P et un peu moi aussi, l'avons guidée. Ensuite nous avons fait des sillons et cassé les dernières mottes après un petit temps de séchage qui facilite toujours le travail.

Et nous avons pris du bon temps. Le premier jour P nous a fait une séance de réflexologie. Le deuxième jour nous n'avons travaillé que le matin et à la fraîche, le soir. Nous avons passé de bonnes soirées ensemble. En allant chercher le cultivateur chez M, nous avons vu une petite parcelle de sarrasin plantée il y deux ans et encore couverte de plantes. Le sarrasin se resème tout seul (comme la plupart des plantes si on les laisse faire). Voilà encore des années de surprises devant nous si on nous laisse

continuer à vivre ici en toute liberté. Il est plus que probable que nous continuions nos expériences ailleurs car notre « zone de non droit » dérange tout le monde.

Dans cette partie de la Zad, notre ignorance ne nous conduit pas à commettre à nouveau ce qui a déjà été commis par conformisme. Nous considérons les conséquences de nos actes prédateurs. Nous cherchons à répondre à nos besoins en les remettant en question et en respectant ce que nous appelons la Nature sans très bien savoir d'ailleurs ce que c'est au juste.

M n'a pas de limaces dans son jardin et pas de lapins non plus. Pourquoi ? Impossible d'envisager de le savoir. Ici à quelques kilomètres, nous nous faisons manger régulièrement nos cultures par ces petites bêtes. Nous avons essayé toutes les recettes possibles, cendre, bière, purin de limaces, barrière d'ajonc et malgré nos découragements passagers, nous continuons à les ramasser le soir quand tombe l'humidité.

Il y a tout un monde avec nous auquel nous ne prêtons pas attention. D'autres bêtes minuscules qui aèrent la terre ainsi que les souris qui ne font pas que manger les graines que nous semons mais qui font un sacré bon boulot d'aération.

L'émotion est au cœur de notre quotidien qui parfois touche au tragi-comique. Chaque fois que nous sortons des plantes de la serre pour les mettre en pleine terre, nous tremblons un peu. Certains d'entre nous en sont arrivés à planter les haricots sous châssis pour protéger les graines et les jeunes pousses. En revanche, nous avons fait le constat que les plantes qui grandissent dans nos buttes de mélange restent intactes. Il semblerait que cette diversité n'intéresse pas les limaces. C'est un fait qui pose la question de la monoculture y compris dans l'espace restreint de la culture en ligne.

Cette volonté à la fois de séparer, de créer des catégories et de récolter toujours plus, prend ses origines dans l'idée de productivité et de réduction du temps de récolte, toujours ce sacro-saint gain de temps. Pourquoi faire ? Cela rentre dans le système global. Ce dont on parle moins c'est que cela génère de l'ignorance : nous ne savons plus reconnaître les plantes.

On va les récolter, en gros, là où elles sont regroupées préalablement. Après vient la machine qui permet à un seul homme de faire le boulot de vingt. Mais est-ce vraiment le même boulot ? Évidemment non. La machine possède un atout mais à quel prix ? Nous savons maintenant que ces tanks sont des engins de mort.

Pour en revenir au sarrasin, c'est le début pour nous d'une monoculture de cent mètres carré, semé très espacé et une préparation du sol sans retournement de la terre par le travail des mains de l'homme et des muscles de l'animal. Peut-être est-ce déjà trop ? Mais nous assumons notre besoin alimentaire, sans dire

que nous ne pouvons pas faire autrement, comme tant d'autres le disent.

Ce que nous voulons c'est simplement nous nourrir à l'échelle d'une famille, d'un petit groupe, d'une tribu.

Nous rêvons de produire un peu plus pour les vieux et les enfants sans danger de prédation trop grande.

Pendant ce temps-là à l'autre bout de la ZAD, une autre façon de planter du sarrasin, sur des plus grandes parcelles, on invite « les gens à venir pique-niquer pendant que les machines feront le travail ». C'est une autre histoire.

Nous avons gagné d'ores et déjà de nouvelles connaissances humaines. F et P sont repartis centre-ZAD et nous restons liés par ces trois jours passés ensemble.

Le temps est avec nous : une alternance de soleil et de pluie. Déjà nous voyons pointer les jeunes pousses de sarrasin. Nous verrons bien.

Voir le [diaporama](#) des photos de notre travail

Journal de bord  
Le Pommier  
2 juillet 2015  
La dernière poule.

Ce soir au coucher du soleil, j'ai voulu aller faire un petit coucou à notre dernière poule.

Il y a un an et demi j'en avais reçu 29 exactement d'une jeune fille du bourg d'à côté. C'étaient des poussins de récup. La jeune fille ne savait pas trop bien pourquoi ils étaient destinés à être supprimés. Une histoire de calibrage ? Je ne sais, en tout cas cela m'a rappelé les images d'étiquetage des poussins glissant en vague dans des tuyaux et atterrissant dans de gros entonnoirs métalliques.

Je n'en voulais pas tant mais les autres preneurs s'étaient désistés. Je ne pouvais pas les laisser à leur triste destin et un surplus représente toujours des cadeaux en perspective.

La jeune fille n'en connaissait pas plus que moi au sujet des poules. Elle avait pris soin de les garder au chaud quelques semaines avant de me les amener en me disant que peut-être il y aurait deux mâles.

Au début j'ai dû les nourrir avec de la graine. Lors d'une AG j'avais demandé si dans la production de blé de la ZAD il y aurait des graines pour les poules et il m'a été répondu « non ». Ni « non parce que », ni « non mais », simplement « non ». Je suis donc allée faire des crêpes à prix libre au « non marché », le marché intérieur de la ZAD, pour récolter l'argent nécessaire à l'achat des graines. La pâte était faite avec le lait de Jacques le fermier d'à coté, et farine donnée, le reste était de la récup ou du fait-maison comme la confiture et le caramel au beurre salé. Ça a été un vrai succès.

Je passais des heures à observer les jeunes poules. Je cherchais à savoir qui serait coq et attendais avec impatience le jour où elles commenceraient à pondre.

Regarder les poules, essayer de comprendre pourquoi elles s'installaient à un endroit plutôt qu'à un autre, nous appelions cela la « sociologie des poules » et c'était le spectacle favori des amis. On s'installait de l'autre côté du grillage, assis dans l'herbe et on rigolait beaucoup.

On m'avait donné une poule pondeuse qui venait d'un lieu de la forêt. À la tombée de la nuit, j'étais restée à l'observer pour voir comment elle se comportait car elle réussissait à sortir du poulailler. Cunégonde, c'était son nom, se juche sur le toit et prend son élan. Elle soulève ses ailes, une fois, deux fois,

trois fois et vole jusqu'à la branche voulue. Cunégonde était habituée à se protéger des chiens ou autres prédateurs.

Petit à petit elle s'est intégrée à la marmaille.

Quand les poussins sont devenus des poules et ont commencé à pondre (enfin) j'en ai donné quelques-unes. L'une d'entre elles a même été adoptée. C'était un jour de spectacle, un jeune punk à la crête orange est rentré dans le poulailler et s'est assis par terre en tailleur au milieu des poules, sa « 8.6 » à la main, l'hilarité était à son comble. Il ne mimait rien, était juste assis entouré des poules avec sa crête orange, il semblait vraiment faire parti de la famille. Il est resté un moment, puis il est sorti avec une poule dans ses bras et il a dit : « Elle m'a choisi ».

Malheureusement, comme toutes les poules que j'ai données, elle a péri sous les dents des chiens.

J'ai décrété ensuite que je voulais vérifier les poulaillers et refusais d'offrir les poules en pâture aux nombreux chiens de la ZAD pas toujours bien nourris.

Quand nous avons construit le poulailler, C devait s'installer à côté. Nous avons choisi un champ un peu éloigné pour préserver le potager et occuper le terrain. C adorait les poules, parlait toujours de sa grand-mère qui lui demandait de s'en occuper. Il venait souvent et leur apportait des préparations à base de yaourts ou de lait avec du pain et un tas de trucs qu'elles adoraient. Quand elles buvaient glouglou les mixtures, elles étaient vraiment drôles et C les imitait très bien : elles baissent la tête pour remplir leur bec, la lèvent pour avaler « glouglouglou » et puis frottent le bec dans l'herbe ou la terre, violemment. C le refaisait exactement sauf le coup du bec. Il n'est finalement pas venu habiter sur la ZAD. Il a été traumatisé par un tabassage anti-zadiste, il n'est jamais revenu.

Quand les poules ont grandi et hors de la période de chasse elles étaient libres de se balader dans les champs, elles partaient assez loin pour trouver de la nourriture et venaient parfois jusqu'à la maison. Quand nous étions en train de semer, c'était la panique. Le premier qui les voyait arriver criait « 22 vlà les poules ! » Nous essayions de les chasser mais elles revenaient toujours et faisaient pas mal de dégâts. Nous avons agrandi le poulailler plusieurs fois et fabriqué deux nouvelles petites cabanes pour elles, c'est un véritable lotissement pour poules. À Pâques, j'avais plus de cent œufs de surplus par semaine, en plus de tous les cadeaux aux visiteurs, voisins et amis. J'allais en déposer à L'Épicerie du Sabot, un free-shop de tout sur la route



D281 dite « Route des chicanes ».

Et puis chez nous aussi, l'hécatombe a commencé, la responsable était une renarde.

Les poules s'éloignaient jusqu'à plusieurs centaines de mètres dans les champs avoisinants. Toutes ne revenaient pas. Le matin quand l'ouverture ne se faisait pas assez tôt, il en manquait déjà car certaines poules plus adroites que les autres arrivaient à s'envoler au-dessus des grillages. En revanche elles ne pouvaient y retourner par le même moyen. La renarde avait la gale, elle a dû souffrir longtemps sans cesser de chasser pour ses petits.

Les chasseurs n'ont semble-t-il pas appliqué la coutume qui veut qu'on achève les animaux qui souffrent.

Quand nous leur apportions de la nourriture, avant la tombée de la nuit, elles convergeaient de toutes parts, formant une grande étoile dont le centre était le poulailler. Chaque matin nous comptions et quand le compte était bon nous étions contents.

Quand les deux coqs (les deux mâles présumés), Coco et Rico, se sont battus, Rico a perdu. Il n'était pas gravement blessé. Pourtant il se terrait, vaincu. Il se laissait mourir. Alors nous l'avons tué et nous l'avons mangé.

Mais toutes les autres poules ont été mangées par la renarde et ses petits sans aucune trace de combat. J'avais pourtant menacé plusieurs fois de manger la poule qui venait chaque matin avec une précision d'horloge faire ses besoins dans la cabane après avoir pondu son œuf dans la chèvrerie. Je n'ai pas mis mes menaces à exécution.

Parfois, le nombre des poules restait stationnaire. Et par négligence de notre part, par bêtise des poules ou par trop de ruse de la renarde, le nombre se remettait à décroître. Un jour il n'en est plus resté que trois. Nous étions plus vigilants. La saison était moins propice à la chasse. La renarde avait fini par rendre l'âme sans aucun doute mais d'autres avaient pris le relais. J'espérais que le renforcement du poulailler serait salutaire. Impossible pourtant de les empêcher de sortir. Quand on a pris goût à la liberté même les poules semble-t-il n'y renoncent pas facilement.

Brutalement, le nombre s'est décrétement de deux. La dernière poule s'est retrouvée seule au milieu du lotissement. Alors, elle est venue nous voir. Elle a caqueté un peu, fait le tour de la cabane. J'ai senti qu'elle aurait bien voulu rester avec nous. Je l'ai dit mais je n'ai rien fait.

Le soir au coucher du soleil, j'ai voulu, pleine de remords, aller faire un petit coucou à la dernière poule.

Des plumes étaient éparpillées à quelques mètres du poulailler. C'était la première fois que je voyais les traces d'une disparition. J'ai pensé que la poule aurait peut-être pu se sauver si elle avait pu atteindre le poulailler car celle-ci savait y rentrer par les airs.

Je n'exagère pas en disant que chaque fois que je passe devant le lotissement, que les restes de compost ont transformé en un joli jardin dans un coin de champ uniforme, j'ai un petit pincement au cœur.

Voir feu [nos poules](#) et d'autres amis animaux

Journal de bord  
Le Pommier 7 juillet 2015  
H., une étoile filante.

H est arrivé au Pommier le 3 avril. On s'en souvient malgré notre peu d'attention aux dates, aux heures, à la chronologie, car c'était le lendemain de son anniversaire. Je l'ai rencontré à Bellevue la veille, c'est à dire le jour de ses 24 ans exactement, il cherchait un endroit où s'installer. Il y avait du monde dans la cuisine comme souvent à Bellevue, il y a beaucoup de passage. Tout le monde se salue et se fait la bise. H n'a pas fait la bise, il est hollandais. Nous avons discuté en anglais, et je lui ai dit approximativement qu'il y avait une caravane de libre près de chez moi, à l'Anarche de Noé, depuis que S était parti. Pas d'électricité et loin du centre ZAD, à l'extrême Est.

Il est difficile d'imaginer le nombre de provenances et de motivations différentes qui conduisent les gens vers la ZAD. Tous les chemins mènent à la ZAD... Celui de H était, encore une fois, très singulier : il était sur la route dans le sud de la France, parti déjà depuis un moment de son pays natal, et quelqu'un lui a dit textuellement « qu'il devrait aller faire un tour à la ZAD, que ça devrait lui plaire » sans autres précisions même s'il a sûrement été question du projet de l'aéroport. Qui lui a dit ? Et pourquoi ? Cela est difficile à déterminer précisément. Et cette question ne se pose pas ici. La question de l'origine ne nous préoccupe pas, ce qui est important ce n'est pas d'où tu viens mais où tu vas. En tous cas, il voulait faire l'expérience de la vie simple et surtout de l'autonomie alimentaire.

Je lui proposai de venir faire un tour le lendemain en lui expliquant brièvement sur une carte de la ZAD quels chemins il pouvait emprunter à pied. Lorsque qu'on est à pied il y a toujours beaucoup de possibilités. Je faisais, entre guillemet, mon travail d'accueil et je ne cache pas que j'avais grand besoin d'aide. L'arrivée de ce grand gaillard motivé me semblait tout à fait opportune. Notre rendez-vous pris, je rentrai cependant sans aucune illusion à mon logis, à l'autre bout de la ZAD. Du jour pour le lendemain ce n'était pas impossible mais très peu probable. Chronos est abandonné dans cette contrée, par choix ou par défaut. La belle jeunesse déconstruit les conventions jusqu'à un point parfois inouï. De nouvelles pratiques surgissent et aussi, bien sûr, des difficultés d'organisation. De ces apories renaissent nos sens. Les téléphones portables et les agendas atrophient nos capacités à nous repérer dans le temps et

l'espace. Sans eux nous errons, nous nous perdons et au moment où nous nous retrouvons nous nous étonnons.

Le hasard devient nôtre. Les rencontres ne sont jamais fortuites.

H est venu.

Avec son sac à dos sur le dos.

Je crois que j'étais en train d'arroser la cabane. Pour la balayer ensuite. Je me souviens qu'il a dit que cela devait être beaucoup de travail d'entretenir une maison comme celle-là.

H a beaucoup travaillé lui aussi, je l'ai aidé dans le nettoyage de la caravane et de l'espace environnant. C'était devenu une décharge. C'est ce que deviennent les lieux abandonnés. Nous avons trié, nettoyé et brûlé.

Fait notre petit incinérateur que les écolos bon teint auraient réprouvé. Les pratiques de « traitement des déchets » varient beaucoup sur la ZAD, d'ouest en est. Qu'est-ce qu'un déchet ? La question est rarement posée. Pourtant l'idéal c'est que ce mot ne désigne presque plus rien. La réalité est toute autre. Certains ne sont pas gênés de faire faire le boulot aux services municipaux de NDDL. Pour des anticapitalistes c'est le comble. Dans certains cas, on est obligés de prendre des décisions radicales, brûler c'est refuser de donner au système l'occasion de se nourrir de nos déchets qui sont aujourd'hui pucés et côtés en bourse. Je ne rate pas non plus l'occasion de déposer les poubelles dans les lieux d'hyper consommation et de laideur. Certains poussent la créativité en recyclant les déchets dans des bouteilles en plastique qui servent d'éléments de construction. Le plus souvent ces déchets proviennent des emballages de nos récups alimentaires et puisque la pratique qui consiste à laisser les emballages dans leurs poubelles d'origine n'est pas encore entrée dans les mœurs, l'inflation de matière plastique qui en résulte nous permet de mesurer les limites de notre autonomie alimentaire. Bref, la plupart du temps nous nous occupons des déchets des autres. Sur la ZAD, il y a ceux qui nettoient et construisent et ceux qui salissent et détruisent. C'est là un vrai clivage.

A l'Anarche, ma camionnette, comme souvent, a permis de benner une bonne partie des cannettes, morceaux de plastique, innombrables trucs inqualifiables et non réutilisables. Dans l'absolu, tout est réutilisable, mais nous sommes obligés de faire des choix quand l'heure de cultiver arrive.

Après que je lui ai montré comment faire, H apprenait très vite. Il a bouché les trous de la caravane avec l'enduit spécial « foin-terre » que nous pratiquons ici. L'endroit est rapidement devenu agréable. Les rosiers sont réapparus, le chêne a repris

son rôle de parasol-parapluie au-dessus d'une structure dite « table » et de quelques sièges encore praticables.

Quand nous avons abordé la question du travail de la terre, je me suis laissée faire par les dimensions à la taille des désirs de H et de sa force physique. L'ancien potager de l'Anarche a repris forme.

H partageait son temps entre le potager d'en-bas et le potager d'en-haut. Nous prenions nos repas ensemble. J'étais impressionnée par son appétit. Il me confiait ses frustrations culinaires de petit garçon. Il découvrait tous les goûts, les légumes. J'étais heureuse d'exercer mes talents de cuisinière pour quelqu'un qui appréciait tant de manger. H n'était pas seulement dans la consommation mais dans le désir d'apprendre dans tous les domaines. Et quand je me suis fatiguée de le rassasier deux fois par jour, car il n'y avait jamais de restes, il s'est mis à faire lui aussi la cuisine. Cela mit fin à cette division du travail entre jardin et cuisine qui ne me plaisait pas non plus. Il passait un temps qui me paraissait infini à faire cuire sur le rocket-stove des confitures de fruits de récup, surtout des bananes. Il grossissait à vue d'œil.

Quand j'étais affairée moi-même, je ne le voyais pas toujours arriver car il ne se signalait pas comme souvent nous faisons. Certains ont même un cri personnalisé. Mais je l'entendais chanter. H chantait souvent en travaillant. Toujours les mêmes airs et invariablement faux. Cela me mettait en joie et je sentais qu'il était heureux dans son nouvel environnement.

H a déjà eu plusieurs vies, aucune qui ne ressemble à celle-ci. Un jour, il a décidé de partir et détruit sa carte de crédit parce qu'il ne voulait plus collaborer.

De la terre, il ne connaissait que les immenses étendues dénuées d'arbre, gérées par des exploitants agricoles high-tech depuis leur bureau, à la télécommande.

Il me posait sans cesse des questions sur tous les sujets en rapport avec le comestible : le maraîchage et les plantes sauvages.

Nous avons un tableau dans la cabane couvert de mots de plantes, d'outils, d'animaux, en français et en anglais. Je n'avais pas trop de complexe bien que mon anglais soit très approximatif car H ne parlait pas un anglais très riche surtout dans les domaines de la nature. Nous comblions nos lacunes respectives avec un lexique très personnalisé de mots inventés dans le contexte de notre vie que nous étions seuls à comprendre. J'en profitais pour parfaire mes connaissances et enregistrer les mots français qui me manquaient.

Quand j'étais en panne, nous consultions régulièrement nos livres

de prédilection dans la bibliothèque de la cabane, des livres simples et illustrés, que nous appelions nos bibles. Nous partions ensuite expérimenter.

Le matin, quand H apparaissait dans la cabane, de plus en plus échevelé, ses boucles blondes lui couvrant son visage rose et poupin, au dessus de sa grande charpente arrondie, nous échangeions des paroles bienveillantes et, presque systématiquement, il disait « I slept like a baby ». Je lui proposais de le dire en français comme d'autres phrases récurrentes. H s'appliquait donc chaque matin à prononcer cette phrase « J'ai dormi comme un bébé. » Ce comique de répétition nous égayait... Notre vie s'organisait. Nos journées étaient bien remplies et nos travaux variés.

Comme tout ce qui pouvait enrichir son alimentation, H était très intéressé par la production de fromage. Pour moi qui n'espérais plus faire mon troupeau de chèvres, c'était une aubaine. Nous avions convenu de faire se reproduire les chèvres pour avoir à nouveau du lait. Le bouc Gandalf est venu les rejoindre. Nous l'attachions dans le champ où Gambette et Passe-Partout pâturaient. Ce n'était pas une entreprise facile. Gandalf, avec sa force légendaire ici sur la ZAD, détruisait tout autour de lui. Durant son court séjour il s'est détaché plusieurs fois. J'avais peur de l'approcher, ayant déjà reçu des coups de cornes et connaissant bien l'animal mais H en avait encore plus peur. J'étais donc obligée de lui démêler moi-même ses liens lorsqu'ils devenaient trop courts. Les chèvres, par ailleurs, n'étaient pas du tout intéressées par ses avances comiques et insistantes. Passe-Partout venait bien le taquiner de temps en temps comme elle le faisait autrefois quand elle était petite, Gambette l'ignorait royalement. Première déception, Gandalf est reparti rapidement à la ferme de Bellevue. Nous envisagions de faire venir un autre bouc ou d'attendre une période de chaleur plus significative mais H se plaignait qu'elles refusaient de se lever quand il tentait de les sortir de la chèvrerie. Je lui faisais remarquer qu'il n'aimerait pas non plus qu'on le tire du lit.

H commençait à envisager les étapes qui le séparaient de l'obtention du lait puis du fromage. Je préférais m'occuper moi-même des chèvres c'est-à-dire ne pas faire grand chose puisqu'elles décidaient quand sortir et quand rentrer. J'allais les voir de temps en temps. L'herbe grasse récemment replantée par l'exploitant voisin suffisait largement à leur alimentation et il n'était pas question de les convaincre de se nourrir ailleurs. ([histoire des chèvres](#))

De fil en aiguille, la conclusion apparaissait évidente. H m'avoua finalement qu'il ne voulait plus s'occuper des chèvres

trop capricieuses à son goût. « Adieu, chèvres, lait, fromage... ». H renonçait par là à la production de son alimentation principale, les produits laitiers. Sa déception je crois fut aussi grande que la mienne.

Au présent, H obtenait au « non-marché » de beaux fromages et de la crème fraîche bien grasse provenant de la ferme de Bellevue. H n'avait pas d'argent. C'était sa participation. Je prenais en charge le reste de nos besoins avec comme objectif de réduire notre budget petit à petit. Au bout des quelques années passées ici, ma position était de ne plus participer à ce que je considère aujourd'hui comme une fausse route : un système de production marchand sur la ZAD. Je n'allais donc plus au « non marché », marché à prix libre des productions des collectifs agricoles zadistes.

H n'avait pas encore d'avis sur la question.

J'étais étonnée des belles rations gratuites qu'il ramenait au début. La première fois ce fut un bocal style « le parfait » rempli à raz-bord de crème. Je ne consomme pas de lait de vache mais j'en mangeais exceptionnellement avec plaisir. Chaque vendredi H apportait ce qu'on lui donnait. La deuxième semaine, je remarquais qu'il y avait une légère baisse de niveau dans le bocal. Dès la troisième semaine je ne doutais plus que H n'était plus considéré comme un touriste. Il était même probable qu'il avait été identifié comme habitant à la Noé Bernard.

H s'habituaît néanmoins très bien à sa nouvelle alimentation qui était source de découverte et son énergie ne semblait pas avoir de borne à travailler pour se nourrir. Il ne mesurait pas toujours le temps et l'effort que cela nécessite. Quand je lui proposai de faire l'expérience de la culture de sarrasin, afin d'élargir notre auto-alimentation un peu plus, il fut ravi.

Nos pas nous conduisirent à mesurer la parcelle pour notre future culture à 150 m<sup>2</sup> environ. La forme allongée fut définie par L qui nous expliqua la difficulté des demi-tours pour la charrue qui serait tirée par Lolita sa jument.

Avant l'intervention de Lolita nous devions préalablement désherber nous-mêmes. Ce qui était beaucoup moins aisé que si nous l'avions fait en hiver. La première année j'avais failli m'évanouir après un mètre carré de désherbage. H décida de régler le problème en une journée. H y mis du cœur. Au bout du quatrième jour de travail, sa motivation s'é moussa. Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que ce travail laborieux ne soit achevé. Mais il le fut. Nous fûmes quatre à casser les dernière mottes après

le passage de la jument et c'est H qui sema, tassa et arrosa seul, un arrosoir dans chaque main. Je me délectais à la vue de cette danse pratique improvisée au soleil couchant. ([notre travail en photos](#))

Nous avons multiplié le terrain de culture par deux et demi et planté aussi des pommes de terre et des oignons à l'Anarchie. C'était sans compter avec les ragondins et les lapins. Malgré les collets que nous avons confectionnés, une grande partie des plantations fut décimée. On donna à H, toujours chanceux, du grillage et des piquets afin de clôturer son jardin. Avec sa force physique il ne mit pas plus d'une journée à faire les trois quarts de la bordure. Puis le rouleau resta en plant, debout au bord d'un piquet.

C'est à ce moment-là que H choisit de me dire qu'il had made his decision. Malgré sa pudeur habituelle, H était au bord des larmes.

Quand il me parlait de sa mère c'était toujours avec amertume et il m'avait répété plusieurs fois qu'il ne reviendrait en Hollande que si elle was one foot in the grave.

Or c'est ce qui arriva, il avait été prévenu que sa mère avait un cancer. H devint maussade et ne chantait plus. Il me disait quand je l'interrogeais sur la cause de son état que c'était son départ possible qui le rendait triste.

H décida de partir.

Je ne sus jamais si H me fit le coup des quatre cents coups, découragé par ce qu'il avait découvert de la difficulté à se nourrir lui-même.

Je l'accompagnai en voiture à l'entrée de la quatre-voies.

Nous sommes restés silencieux. En arrivant, je remarquai qu'il avait accroché à son sac-à-dos un petit bout de tissu bigarré que je lui avais donné pour relever ses cheveux.

Nos adieux furent assez brefs. Je crois que nous avons tous les deux le cœur gros. Nous effectuâmes une sorte d'accolade prolongée et je l'entendis dire : « goodby ma ! »

Je ne le revis jamais et n'eus jamais de ses nouvelles.



Journal de bord  
Le Pommier 9 août 2015  
Le puits.

La découverte du puits ne s'est pas faite dès notre arrivée. C'est seulement après quelques jours qu'une brèche s'est montrée dans le roncier. En taillant ce qu'il faut pour avancer vers ce que nous prenions pour d'autres restes de la maison démolie il y a longtemps, nous avons trouvé une ruine de margelle et de l'eau à raz bord. C'était la fête. Notre installation ne faisait plus de doute.

Cette eau n'était pas claire, un peu orange avec des petits crustacés d'eau douce dedans. Elle nous a servi pour l'arrosage et pour laver vaisselle et nous-mêmes. Nous allions chercher l'eau potable dans différents points de la ZAD ou hors ZAD à l'aide de bidons et avec la voiture.

L'eau du puits a commencé à devenir une obsession. Avoir de l'eau potable à demeure.

Quand AGO et sa clique ont commencé à forer à quelques centaines de mètres en face de la cabane, J, géologue et travaillant autrefois « pour l'ennemi », est venu nous voir pour analyser la situation géologique afin de lancer un nouveau recours par rapport aux nappes phréatiques. J'en ai profité pour lui demander s'il était possible de récupérer la source. Nous avons tiré du puits neuf mètres de tuyau de plomb que J était content de récupérer pour faire des palets. Nous connaissions la hauteur du puits mais rien ne semblait indiquer si celui-ci allait se remplir à nouveau.

J a conseillé de refaire la margelle avant toute chose car les quelques pierres qui formaient encore l'embouchure menaçaient de tomber.

Ce fut fait lors de la semaine d'échange de savoir sur la terre crue en août 2013 ([les photos](#)). Nous avons récupéré d'autres pierres de la maison elles aussi cachées par des ronces et réalisé les joints en terre crue - paille - bouse. Ce fut un travail exaltant de malaxer la terre, trouver les bonnes pierres afin qu'elles s'emboîtent le mieux possible, tapoter pour les caler. A chaque nouvelle pierre posée, calée et stable nous ressentions une grande satisfaction. Plus tard, une belle poutre laissée là près de la ruine est venue couronner le tout. Le clou de l'œuvre fut quand une douzaine de personnes vinrent soulever à l'aide de grosses branches une stèle de granit et la poser devant le puits.

J est alors revenu pour vider le puits avec un groupe électrogène et une pompe. Je voyais sortir l'eau du puits et couler dans le

fossé sans pouvoir la récupérer faute de récipient. Le puits n'a pu être entièrement vidé, il aurait fallu descendre au fond et je ne sais plus pour quelle autre raison. Je me souviens en revanche que nous avons conclu qu'il fallait recommencer l'opération cette fois-ci pendant la saison sèche, car l'eau de pluie revenait constamment par pénétration dans la terre et par les pierres mal jointes du pourtour.

Ce fut fait un jour de l'été suivant. Deux gars ont débarqué à la cabane comme souvent par le fruit du hasard qui fait bien les choses dans ce pays de la ZAD. Ils étaient perdus comme une bonne partie des gens qui arrivent dans cet endroit reculé, à l'extrême Est. Ils avaient pourtant une destination opposée, ils voulaient se rendre à Saint-Jean du Tertre c'est-à-dire à l'extrême Ouest et ce n'est pas rien de le dire. L'écart n'est pas que physique. Nous étions attablés je crois et les deux gars enjoués nous ont raconté leur périple. Ils venaient de Belgique. Nous avons passé une soirée dans cette lumière ombrée de la bougie à beaucoup nous amuser des histoires qu'ils nous racontaient et nous de leur raconter un peu la nôtre ici sans plus aborder la question de l'ouest. Mon obsession ne me quittant pas, j'ai dû encore prononcer les phrases habituelles sur l'absence d'eau potable ici et l'image me vient de l'un d'entre eux ayant dans ses mains deux branches de noisetier. Est-ce mon obsession qui commença la première ou les branches de noisetier devaient apparaître de toute façon ? Celui qui les tenait me proposa tout de suite de faire la preuve de leur efficacité. La profondeur des neufs mètres fut annoncée : il y a une source à neuf mètres. A-t-il vraiment prononcé le mot « source » ou n'était-ce que le mot « eau » ?

Les deux gars sont restés avec nous. La veille de leur départ, ils sont venus m'annoncer tout émoussillés, tout gais, et plein d'énergie : nous avons décidé de vider ton puits. J'étais littéralement interloquée. Comment ? On va le faire à la main et au seau. Les deux gars se sont alors mis en position sur la margelle. L'un était debout tenant d'une main un livre en l'air (je ne sais plus lequel) et lisant à voix haute et d'une manière déclamatoire et l'autre tirant l'eau avec force mouvements de bras aussi. On ne peut pas dire « pompant l'eau », mais il y avait là comme un système assez mécanique dans la théâtralité de la mise en scène. Des Shadocks littéraires. Après avoir applaudi à l'initiative et ri au spectacle, je ne faisais plus que passer devant la scène sans y faire aussi attention, poursuivant mes tâches. Ils interchangeaient leurs rôles de temps en temps. À force d'allée et venues, je m'aperçus qu'ils étaient en train de jeter en amont du puits l'eau qu'ils en sortaient.

J'ai dû ensuite m'absenter et finalement à mon retour, l'opération avait en effet encore avortée puisque l'eau qu'ils jetaient revenait dans le puits et les arrosait...

L'obsession ne m'a donc pas quittée.

Nous n'allons plus aujourd'hui prendre l'eau du robinet mais nous prenons l'eau potable à une source nommée « La fontaine du champ du fou » par les habitants de l'Épine. Son débit est si impressionnant qu'ils pouvaient tirer jusqu'à quatre mille litres et recommencer deux heures plus tard en pleine sécheresse.

Nous y allons toujours en voiture chargée de bidons. Cette source précieuse est encore exploitée par un agriculteur dont les roues de tracteur défoncent le fossé et la surverse qui permet à la source de se nettoyer, et laisse quelques gouttes d'huile dans la boue de ses ornières grossières. Il buvait de cette eau autrefois.

D'autres aussi sans doute. Maintenant il s'en sert pour ses vaches et si son tracteur fuit on n'a qu'à lui en payer un autre. Le fait que d'autres personnes et d'autres animaux voudraient bien aussi s'y abreuver ne l'émeut pas. Dernier argument : l'eau n'est pas bonne, on a trouvé un ragondin dedans l'autre jour. Mais si l'eau pue, nous ne prenons pas le temps qu'elle se nettoie. Comment lui faire comprendre? Il a dû le savoir. Il a oublié. Il en veut aux zadistes qui jettent des canettes sur la route. Point.

La question de l'eau est cruciale pour notre vie autonome. Les sources sont partout et les puits sont oubliés ou saccagés. Aujourd'hui une autre source de la ZAD a été polluée, cette fois-ci volontairement. Du gazole aurait été renversé dedans. De nombreuses personnes y venaient chercher leur eau potable. Certains ont été malades. Cette méthode de sabotage crapuleux a été utilisée autrefois pour décimer des populations.

Le puits du Pommier se vide à coups modérés d'arrosoir. Je choisis certains légumes qui me paraissent avoir le plus besoin d'eau. Le potager en pâtit. Mes forces affaiblies ralentissent aussi la descente du niveau.

Aucune goutte d'eau n'est laissée au hasard. L'entraînement pratiqué à Marseille m'est bien utile. L'eau est utilisée au moins deux fois. On peut aller jusqu'à quatre fois, les femmes africaines le savent bien.

À l'instar d'autres lieux de l'Est de la ZAD, il va falloir creuser. Creuser ailleurs et laisser ce puits, trop longtemps inutilisé, à son rôle de réceptacle d'eau de pluie.

(Voir les photos de la [restauration du puits](#))

Journal de bord.  
Octobre 2015  
ZAD ICI AUSSI - le Pommier.  
Garçon Solide

Garçon Solide, Jean-luc de son prénom, est mort deux fois.

Il habitait à Notre-Dame-des-Landes, 65 ans, né à Sautron à quelques kilomètres de là, ni agriculteur, ni militant, ancien maçon, homme à tout faire, grand bricoleur. Il n'occupait que la moitié de sa maison qui jouxtait le magasin Terrena à la sortie du bourg, l'autre moitié étant restée le territoire de son frère, ancien réparateur de postes de télévision. Bon nombre d'appareils n'avaient pas trouvé de débouché et jonchaient ce qui avait dû être autrefois le salon. Le frère ne venait jamais. JL vivait essentiellement dans la cuisine et bricolait absolument tout, quand il pouvait encore le faire, dans un garage parfaitement rangé et équipé, sans le moindre espace vide, une caverne d'Ali-Baba de professionnel.

Jean-Luc n'était pas pauvre. Il vivait d'une bonne retraite, sans doute, et malgré tous ses problèmes de santé, il essayait d'en profiter : il avait acheté une nouvelle voiture dont il ne maîtrisait pas toujours l'électronique et des volets roulant électriques dont il nous avait fait fièrement la démonstration. Il échappait toujours au pire, se relevait des attaques et de multiples opérations, ce qui lui valait ce sobriquet de « Garçon solide ». Au bar tabac du bourg, c'était la blague récurrente. Avec tout ce que tu as passé, tu es encore là, tu vas donc rien nous laisser ?

La première fois que j'ai rencontré JL, c'était autour d'un problème de pompe à eau dans le puits de la maison du Tertre que j'occupais avant les expulsions d'octobre 2012. JL apparaît dans le film sur la maison. Spontanément il m'a raconté toute l'histoire de la cuisinière à bois qui était passée par plusieurs lieux avant d'arriver au Tertre. Il s'est fait une joie de me transmettre toutes les utilisations possibles de la cuisinière qui ne servait pas seulement à cuire mais aussi à chauffer la pièce à vivre, les pieds des vieilles dames grâce à des briques sorties du four qui devaient être mouillées puis entourées d'un linge, sans parler des braises qui allaient dans un récipient en terre chauffer les lits.

JL avait connu tout ça et très bien cette cuisinière.

JL venait faire un tour, nous racontait ses aventures médicales

en prenant son temps, toujours ponctuées de « de-dieu », fumait comme un pompier et commençait juste à lésiner sur l'alcool. Sans faire vraiment partie des « habitants qui résistent<sup>1</sup> », il aidait à sa mesure les squatteurs de la ZAD. En tous cas, il a accepté de garder des outils, les hortensias en pot qui avaient déjà vécu un déménagement et la brouette du Tertre, avant le débarquement des GM.

Après mon expulsion, je suis revenue m'installer plusieurs mois plus tard de l'autre côté de la ZAD, à l'extrême est. Je suis allée chercher les fleurs et les outils et j'ai invité JL à passer dans mon nouveau lieu.

Quand JL venait, et il semblait à l'aise au milieu du bric-à-brac sans mur que constituait alors un tout début de cabane, il lui arrivait de ne pas sortir de sa voiture avant un moment. Il s'endormait au volant, heureusement à l'arrêt.

Il continuait à raconter des histoires sur ses maladies, comme des blagues, en laissant de plus en plus de place au suspense et aux « de-dieu ». La plus drôle dont je me souviens est celle qui le met en scène en train d'avoir une crise cardiaque dans la salle d'attente d'un cardiologue.

JL ne marchait plus, il titubait, et manquait souvent de tomber dans les drains déjà cachés par les herbes qui entouraient la cabane. Pourtant la peur de mourir l'avait finalement fait arrêter de boire.

Problème d'artères. Je lui faisais goûter des tisanes qu'il trouvait toujours poliment à son goût. Il ne les buvait jamais entièrement.

JL n'aurait pas dû conduire, cela lui était interdit, il avait eu des accidents mais il ne se décidait pas à prendre son nouveau vélo électrique pour venir jusqu'à La Noé Bernard, lui qui avait pratiqué le vélo de course dont deux beaux spécimens étaient suspendus dans son garage. Une amie, qui l'a bien connu lorsqu'elle était enfant, m'a raconté que, lors de beuveries, il avait coutume de faire le poirier et d'avancer sur les tables dans cette position. Il ne s'en est jamais vanté.

Un jour que nous étions venues, ma future remplaçante et moi, pour réparer des vélos, JL nous fit un exposé complet de tout ce qu'il était obligé de faire pour son diabète. Il tenait un carnet, plus tellement à jour, qui était censé répertorier toutes les mesures qu'il devait effectuer sur lui-même, les cachets qu'il devait prendre et les piqûres qu'il devait s'administrer.

---

<sup>1</sup> Les « habitants qui résistent » sont les personnes qui ont appelé à l'occupation de la zone, qui est ainsi devenue la ZAD, suite à la semaine résistance et au Camp Climat qui ont eu lieu en août 2009 sur la commune de Notre Dame des Landes. Ils ont aidé les squatteurs à s'installer, en réhabilitant notamment la maison du Tertre qui avait été vendalisée par un commando de L'Aviation Civile »

Sa lassitude qui s'exprimait par une avalanche de « de-dieu » était notable. Pour ne rien oublier, il alla chercher une grosse seringue rouge. Il constata avec nous qu'elle était périmée depuis des années. C'était, nous dit-il, en cas d'urgence. « De-dieu ».

Il ne manifesta pas le désir de la remplacer d'« urgence ».

Garçon Solide n'était plus ce qu'il avait été.

Il venait de plus en plus souvent à la Noé Bernard et exprimait sa joie de nous raconter des histoires à l'ombre du chêne sur de rudes bancs gravés de 1938 récupérés à la déchetterie. Il faisait son numéro au ralenti devant un nouvel auditoire féminin punk-dreadeux qui était tout ouïe et partageait avec lui une complicité insolite.

Puis, un jour, il me demanda si j'aimais les anguilles, ravi de mon approbation, il m'invita dans un restaurant au bord du canal de l'Erdre dont c'était la spécialité. Jamais notre relation n'avait été si loin. J'acceptais et sentis combien cela lui faisait plaisir. Nous étions installés dans ce restaurant routier à l'écart des routiers bruyants dans une salle absolument vide. Il avait un pansement plein de sang sur le menton, un raté. Quand j'appris par téléphone que ma cabane était en train d'être vandalisée, je dus abréger à regret notre repas même si mon intervention était déjà inutile.

Avant mon départ de la ZAD, je l'invitai à déjeuner avec Jacques, un voisin agriculteur qui m'avait aidée lors de mon installation à l'Est. À lui aussi je proposais des tisanes. Il vivait avec une télécommande dans la poche, et une puce sous-cutanée au niveau de la poitrine. Son alcoolisme à lui l'avait conduit à fermer son exploitation.

Nous attendions JL tous les trois, C, ma remplaçante éminente, Jacques et moi.

Mais JL ne venait pas et ne répondait pas au téléphone. Je me décidai à aller voir chez lui. Quand j'arrivai et vis sa nouvelle voiture devant la maison, ses nouveaux volets fermés, j'eus une mauvaise intuition. Après avoir frappé à la porte puis tambouriné un peu partout, j'aurais pu relever les volets en forçant un peu car j'avais pu constater que le système ne fonctionnait pas bien, ouvrir, en bonne squatteuse, un accès. Je ne fis qu'appeler les pompiers qui arrivèrent au bout de 30 minutes et eurent raison des volets en un rien de temps.

Ce qu'ils firent ensuite, après être rentrés, je ne peux rien en dire à part qu'ils m'interdirent l'accès à la maison. Je m'insurgeai auprès du planton debout, jambes écartées, devant la baie vitrée. Il me dit que c'était mieux ainsi et que je ne

pouvais rien faire. Je m'entendis lui parler d'amour. Qu'est-ce que vous en savez ? De ce que peut l'amour ? Au bout d'un temps qui me parut très long, le chef pompier m'informa qu'ils attendaient le Samu afin que JL soit technicisé...

Je lui fis répéter le mot et réitérai mes demandes d'explication. Je n'allais pas tarder à avoir une idée de ce que cela voulait dire.

JL m'apparut sur un brancard, dans le salon, de l'autre côté de la baie. Le médecin du Samu m'invita enfin à rentrer, je pus lui caresser la main déjà perfusée et lui fis un baiser sur le front. Ensuite, voyant les médecins s'activer, je me remis à distance derrière la vitre et assistai au spectacle de la technicisation. Un tube rentrait et sortait de sa gorge poussé violemment par le médecin. À chaque mouvement le tube se couvrait un peu plus de sang. Puis le tube finit par rentrer et JL se trouva branché de toutes parts.

Il partit vers l'hôpital.

Mon départ de la ZAD était éminent. Je téléphonai à son frère. Impossible d'aller visiter JL, il était en réanimation et avait été mis en coma artificiel. Quelques jours après mon départ j'appris qu'une batterie d'examens n'avait pas permis aux médecins de trouver ce qu'avait eu finalement JL. Ils le réveillèrent donc et son frère me décrivit son état : paralysé dans une chaise roulante, dans l'incapacité de parler, comprenant tout.

Plus tard, je reçus un sms de la part du frère m'annonçant l'enterrement de JL où je ne pus me rendre.

Paix à ton âme Garçon Solide.

Journal de bord / pamphlet.

« Ici on lèche son assiette. »

On pourrait écrire un traité sur les pratiques de la vaisselle, j'entends par là le « lavage de la vaisselle ». « Faire la vaisselle » est une expression métonymique très acceptée dans notre monde occidental. Il existe sûrement une histoire de la vaisselle. Ce qui m'intéresse à ce sujet c'est ce en quoi cette pratique, extrêmement intégrée à notre vie, révèle notre dépossession du réel, notre perte de conscience, la rupture de notre lien avec l'origine de la vie, avec la vie tout court. Appelons-là la nature. Et comment nos habitudes génèrent un abêtissement général.

*« Là où le sol s'est enlaidi, là où la poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort. »*

*(1866, Elisée Reclus)*

\*\*\*\*\*

Comment sont faites les maisons ?

Tant de pas inutiles. Tant de pièces dédiées. On les compte lorsqu'on est handicapé. Les maisons ne se passent pas de cuisine, pièce pour faire la cuisine, encore une métonymie avec un glissement de sens car on y fait aussi la vaisselle. Certaines cuisines sont dites équipées et font parfois la valeur principale de la maison ou de l'appartement. Equipées d'un ordre établi où sont encastrées des machines. Les nouvelles machines à laver la vaisselles nous dit-on sont économes en eau et électricité. Les machines demandent à être nourries, comme les incinérateurs.

Ici, nous n'avons aucune machine à nourrir.

Nous vivons dans ce lieu reculé de la ZAD, sans eau courante et même sans eau de source, ce qui nous donne immédiatement la conscience de la préciosité de l'eau. C'est une grande chance qu'il ne faut pas rater.

C'est dans ces conditions dites difficiles que nous nous nourrissons chaque jour.

C'est aussi ici que nous recevons les amis qui nous soutiennent, qui nous aident à établir un peu de confort pour mieux résister. Il y a une pièce collective et des espaces pour dormir.

L'espace dédié à faire la vaisselle n'est pas stable. Il peut se trouver dedans ou dehors ou même éparpillé en différents endroits.

Les pratiques de notre quotidien, que nous re-visitons régulièrement à l'aulne de nos contraintes nous pressant d'abandonner nos habitudes modernes, se fortifient au fil du temps.

Cet abandon nous vient par un bon sens qui passe par le fait de faire table rase. Nous appelons cela la déconstruction. Aucune réponse toute faite ne peut nous contenter et surtout répondre à ces nouvelles conditions de vie.

Rien n'est jamais pareil. Chaque environnement est différent. Il ne peut y avoir de protocole universel. A moins de suivre l'économie du Marché, l'uniformisation de la mondialisation.

Les « services de table » étaient autrefois, et sont encore, dans certaines maisons, un signe de richesse. Le nombre d'ustensiles pour manger marque un certain standing. Avec la particularité d'être assortis c'est-à-dire tous de la même facture.



On trouve plusieurs couteaux, fourchettes et cuillères de chaque côté d'une pile d'assiettes sur la table dressée devant nous. « La ménagère » (SIC). Ceux-ci sont censés avoir des fonctions différentes. J'ai moi même une cuillère à pamplemousse, très bel objet d'ailleurs. Les couverts sont des spécialistes qui prolongent notre corps.

C'est notre façon à nous, les humains de nous distinguer des animaux, de la sauvagerie. C'est notre civilisation qui se met là.

J'aime les contenants appropriés et j'apprécie de déguster un bon whisky dans un verre à bord fin, un bon vin dans un verre ballon. Mais aux services de table je préfère un ensemble d'objets disparates. Chacun est unique et l'ensemble évoque quelque chose de naturel et de raffiné, comme un bouquet. Ici, la plupart du temps, nous choisissons chacun notre verre et notre assiette ou bol et nous nous contentons de boire dans des bocaux, plus solides que les verres et plus agréable que les gobelets du merchandising vert, en plastique .

Nous évitons l'abondance d'ustensiles, en cette matière comme dans les autres, et la multiplication des assiettes pour un même repas. Pourquoi, par exemple, ne pas mêler un peu de soupe au plat de résistance ? C'est pourtant fort bon.

On peut aussi « saucer » avec un bout de pain ou utiliser son index préféré. Ma grand-mère, et je le sais, bien d'autres comme elle, nous attrapait les doigts un par un, en les écartant bien fort les uns des autres et les nommant à chaque fois : « Grosyau », « Lèche-pot », « Capitaine », « Malachi (?) », pour enfin, comme la fin d'un chatouillis qui nous fait exploser de rire, finir en tortillant le petit « Kirikii ! » Il y a sûrement d'autres versions mais je suis sûre que « Lèche-pot » figure dans toutes. C'est un doigt très utile. Un outil que l'on a toujours sur soi.

A l'Est de la Zad, certaines de nos pratiques coïncident peut-être plus avec celles des bédouins qu'avec celles de nos voisins citadins, parce que nous partageons avec les gens du désert la rareté de l'eau-que-l'on-peut-boire. Pourtant, nous sommes aux antipodes, ici zone humide, là-bas le désert.

Ici, c'est l'eau de pluie qui nous donne le plus de possibilités. Dont le lavage vaisselle.

Les Bédouins ne possèdent pas beaucoup de vaisselle car ils mangent avec les mains et partagent le repas dans un seul plat. Pourquoi s'encombrer ?

L'idée même de vaisselle est remise en question et c'est ce vers quoi nous tendons.

On nous parle beaucoup d'économie mais l'Absence et la Disparition sont des idées très stimulantes lorsque nous nous intéressons à autre chose qu'aux objets.

### La loi, les recettes, les réflexes, les concepts...

Il y a autant de différentes raisons d'occuper la Zad que de différentes façons de faire la vaisselle.

Lorsque les amis arrivent c'est un choc de culture.

On se sent un peu comme les aborigènes lorsque les métisses leurs ont apporté des casseroles. A la fois contents et effrayés.

Il y a ceux qui ont déjà eu des pratiques alternatives, ceux qui débarquent complètement avec leur habitudes, et ceux qui habitent ailleurs sur la Zad. Presque tous ont des idées arrêtées sur la façon de faire la vaisselle.

A ma connaissance aucun nourrisseur de machine n'est venu nous rendre visite. La pratique dite « à la parisienne » est heureusement devenue impossible du fait de la disparition progressive de nos bidons à robinet. Les fuites continuelles de ceux-ci les ont éliminés de notre univers. L'avantage de cette situation est que plus personne ne peut laver quoi que ce soit en faisant couler le robinet. Bon point.

A l'époque où ces bidons existaient encore j'ai vu un ami qui venait de passer un mois en ville, laisser couler l'eau du robinet sur sa carotte, sans rien en dessous.

Il existe aussi des gens qui lavent exclusivement leurs assiettes, leurs couverts, leurs verres etc, ce qui est, avec un robinet, très aquavore.

Le robinet nous donne la sensation de l'eau courante, celle qui coule sans fin. Il nous fait oublier tous les circuits qu'elle parcourt et la limite du contenant d'origine. Le robinet est une invention moderne qui nous a complètement déconnecté de la vie. Nous avons aujourd'hui bien d'autres connexions...

Comment peut-on appeler un geste qui est tellement intégré à nos vies? Plus qu'un réflexe conditionné. Tourner le robinet c'est comme appuyer sur des boutons. Ces gestes font partie de la même famille sémantique qui n'a pas de nom. Innommable ?

Ici, impossible de manœuvrer à l'aveugle, c'est la déconnexion des boutons. C'est en cela que nous sommes une grande école. Si nous acceptons d'être désemparés nous commençons à réfléchir.

Les méninges s'agitent et d'une simple tâche automatique nous passons à une invention.

Il n'est pas question de dire qu'il faut à tout prix se passer de robinet mais leur usage raisonné est beaucoup plus aisé à acquérir lorsque l'on a déconstruit nos conditionnements.

Retourner à l'origine c'est suivre le fil de l'eau.

Pour aider nos amis sur ce chemin et nous faciliter le travail, nous avons réalisé un panneau. « P. P. P. » avec des petits dessins et tout. « P » comme puits, « P » comme pluie, « P » comme potable, avec pour chacun des « P » l'explication de leurs usages qui varient selon les saisons.

Notre lieu de vie, est en même temps un lieu d'accueil c'est donc un laboratoire d'observation. Il nous est possible d'étudier des pratiques symptomatiques.

De très rares personnes seulement regardent dedans et dehors avant de se mettre à la tâche..

Un ami qui habite sur la Zad, a été jusqu'à interdire aux invités de faire quoi que soit avant d'avoir passé deux jours à observer.

Le cas où la personne demande comment, ici, on fait la vaisselle nous épargne les plus grosses pertes d'eau mais il est finalement assez rare et n'implique pas que la personne en question ne soit pas perdue à une saison différente lorsque le lieu de vaisselle a changé pour des raisons climatiques. Car la question posée n'est pas : « comment fait-on la vaisselle ici et maintenant ? Mais « ici et toujours ». Et notre réponse est toujours incomplète.

Nous ne pouvons répondre à la question de façon satisfaisante une bonne fois pour toutes et en isolant cette tâche du reste de notre vie.

Nous vivons dans la nature et nous profitons des éléments qu'elle nous donne. Notre environnement organise notre vie quotidienne. Il nous offre des possibilités infinies. Ses cadeaux, nous les recevons parfois seulement en la laissant faire.

La pluie est à elle seule un très bon assistant de lavage. Le soleil un très bon système de chauffage.

Si nous ne regardons le ciel nous perdons beaucoup de possibilités.

Comment dire à ceux qui cherchent des réponses sur le lavage de vaisselle, qu'il faut regarder le ciel ?

Peut-être la réponse sera-t-elle tout simplement d'attendre. D'attendre le bon moment. C'est l'attitude du paysan.

Pour ceux ayant des pratiques très établies et parce que nous ne pouvons répondre à la question de façon établie, nous avons apposé le message suivant dans la pièce à vivre : « Ici on lèche son assiette, Here we lick our plate » avec un dessin de langue bien rouge façon Rolling Stones.

Le message devant interpeller..

La loi des bacs, deux ou trois, est plus forte que tout. Elle offre un mode d'emploi simple et définitif. Vous lavez dans le premier et vous rincez dans le deuxième. Si on ajoute un troisième en amont c'est pour dégraisser. Encore faut-il que l'ordre soit définitif pour qu'il soit intégré facilement. Lorsque l'eau du premier récipient est trop sale, la nécessité d'inverser l'ordre, c'est-à-dire de transformer l'eau de rinçage en eau de lavage en changeant de côté, ne vient pas naturellement. Combien de fois ai-je vu de la vaisselle tremper dans l'eau de rinçage après une inversion de ce genre?

On débarrasse la table, on déblaie. Le tout va s'accumuler pêle-mêle dans la bassine.

Les objets non-gras comme les verres, ou même ceux qui sont vraiment propres, comme les saladiers ayant contenu uniquement du végétal, vont indistinctement se graisser dans l'eau du récipient numéro un parce que c'est le récipient numéro un! Les poêles et casseroles, elles aussi, y vont, ce qui rend le premier bac inutilisable.

Le pire étant : les poêles dont le cul noir, plein de suie due à la cuisson au rocket-stove, détruisant en une seconde, non seulement l'eau, mais aussi la bassine qu'il faudra elle aussi forcément dégraisser.

On a peur que les aliments se mélangent dans notre assiette mais nous n'avons aucun scrupule à se faire côtoyer n'importe quoi dans la bassine.

A tout cela s'ajoute que nous n'avons pas non plus d'eau chaude, je veux dire de l'eau déjà chaude prête à l'emploi. Quand on chauffe de l'eau il faut parfois anticiper.

Récupérer, par exemple, l'eau de cuisson pour dégraisser.

Mettre les casseroles à tremper dehors est un acte très répandu, mais celui de les laver lorsque le soleil a chauffé l'eau qui se trouve dedans, est quasiment inexistant. Ce qui fait que nos cabanes sont souvent entourées de gamelles remplies d'eau, jusqu'à ce qu'une personne motivée s'en occupe en urgence même si ce n'est pas le moment le plus propice au niveau de la température de l'eau... En les grattant obstinément, supprimant ainsi toute possibilité de les culotter.

Tous ces phénomènes sont nombreux et variés, et chaque fois surprenants. Personnellement je ne m'y habitue pas. Par ailleurs, je ne lave pas les poêles sauf dans les cas où le carbone s'est trop accumulé. Une bonne poêle doit rester grasse. J'utilise les restes pour les fonds de sauce. Ce n'est pas une recette mais un principe, ici, culinaire : le déglacage.

Bref, il faut donc intervenir au bon moment pour éviter le geste bien intentionné qui ne manque jamais de provoquer de la perte d'eau ou la souillure d'une eau propre. Le mieux est de rétablir l'ordre préétabli (inverser les bacs physiquement), en mettant en exergue le plus d'exceptions possibles.

Le pire étant: le lavage direct dans les contenants de récupération d'eau de pluie.

Il est intéressant de constater que ce sont toujours des lois qui sont réclamées. Quand vous le constatez, il est déjà trop tard.

Aucune loi ne peut couvrir l'ensemble des actions de nos vies, même si c'est ce que l'Etat voudrait réussir.

On voit que la question est bien plus métaphysique qu'il n'y paraît.

Avec le mineur on chante une autre chanson.

Les concepts et les préceptes, les principes et même les adages peuvent nous guider. Ils sont balayés par la mode des recettes. La phénoménalité du nombre des recettes se trouvant en ligne prouve pourtant qu'il peut y en avoir autant que d'individus, que nous pouvons créer une infinité de variations. Chacun de nous devient un principe fluctuant.

Ici nous avons des préceptes très pratiques : « Tu laves toujours du plus propre au plus sale

», ou « tu ne souilleras pas l'eau », ou encore « on fait avec ce qu'on a .» Et une bonne et déstabilisante question à nous poser: « Ici et maintenant, comment je fais ? Ou ne fait pas. »

### Ah le sale.

La question du lavage de vaisselle est aussi la question de la saleté ou de l'hygiène, comme on voudra.

Ces petits gestes qui nous font jeter dans l'eau ce qui est dit sale nous y renvoie invariablement.

### Le produit.

On peut se demander ce qui est le plus sale, le fond de notre assiette ou de la casserole, ou le produit qui sert à les laver ?

Je me souviens encore d'un champagne que j'ai bu, gâché par un goût de « produit-vaisselle », parce qu'une de mes amies avait cru bon de laver mes flûtes poussiéreuses qui n'avaient pas servi depuis longtemps.

Quand on lave avec un produit, il faut ensuite rincer le produit ce qui est très aquavore aussi.

Quand la nécessité d'utiliser un produit pour dépeussier se fait sentir, on peut se demander si cette nécessité n'est pas liée à une idée de la saleté complètement fautive ? Mais la question n'est pas posée car il s'agit encore d'une habitude.

Et pourtant, si vous avez du nez, vous ne pourrez pas respirer dans un rayon, toujours plus énorme, de produits d'entretien.

Ce sont des produits affectés à des tâches toujours plus exigües qui sont pourtant constitués des mêmes composants. Les produits de beauté ne font pas exception. Ce sont des produits «tue-tout. »

« Pour la planète et notre santé » nous cherchons alors une alternative aux produits « nocifs ». Un produit alternatif est une alternative à un produit. C'est à dire qu'il doit remplir la même fonction. Pour les nourrisseurs de machines, c'est lourd en panneaux solaires. L'alternative se présente comme une équivalence à quelque chose qui fait déjà parti de notre univers moderne que nous reconstituons partout. D'où le commerce de produits à laver la vaisselle écologiques. Le Marché vert l'a très bien compris. On peut aussi en fabriquer, là aussi il y a une multitude de recettes.

Mais cela ne veut pas dire que l'idée viendra de prendre de la cendre dans la cheminée pour aider à nettoyer, car ce n'est pas un produit fini. Ce n'est pas un « produit » du tout, c'est un des résultats de la combustion du feu qui nous a chauffé la veille et nous a permis de faire cuire notre dîner. Le « produit » décide que le lavage de vaisselle se fera avec lui. C'est un produit spécifique, dédié. Si le produit disparaît, il reste tout le reste. Ainsi nos tâches ne sont plus isolées. S'ouvre à nous un champ de possibles ce qui rend la question du lavage de vaisselle métaphysique. Car c'est l'observation de l'eau, le ressenti du soleil, la proximité de la terre, la conscience de ce qui est à notre portée, le temps qui passe... Qui guident nos actes et non les produits alternatifs, ou pas. Nous tentons d'être actifs et, s'il le faut, ponctuels (ne pas rater la chaleur du soleil pour l'eau de dégraissage et son couché pour la beauté).

Si nous dépassons le produit, nous créons, se faisant, de nouvelles catégories qui correspondent à nos choix de vie. Un récipient rempli d'eau pourrait faire l'affaire. J'ai un récipient d'eau, que vais-je faire avec ? Me laver ? Laver le sol ? Arroser ? Dans quel ordre vais-je œuvrer pour la gâcher le moins possible.

## Hygiénisme

Je ne parlerai pas ici des gens qui passent leur temps à se laver les mains. Ce qu'on appelle l'hygiénisme ne provoque pas seulement de mauvais effets pour la santé, il est révélateur de notre bêtise. Car, une fois de plus nous ne faisons pas marcher notre cerveau. Notre pilotage automatique est branché sur des actes qui ne sont plus depuis longtemps contestés. Des conventions.

### **Envisager que lorsqu'on lave on produit de la saleté est un renversement.**

Par conséquent, moins nous lavons et moins nous devons nous demander que faire des eaux dites usées. Si nous n'abandonnons pas nos plats au feu vif, si nous prenons le temps de faire mijoter, nous lavons moins.

Au même titre que ce qu'on appelle les déchets, les eaux usées sont des éléments dont nous ne pouvons plus rien faire. Ces restes nous donnent la mesure de nos limites.

Bon nombre de maisons écologiques construites sur plan possèdent un système de phytoépuration, c'est une bonne et belle alternative. Les bassins couverts de lentilles et de nénuphars agrémentent les jardins.

Mais ce système ne nous permet plus de mesurer la saleté produite et perpétue nos bonnes vieilles habitudes.

J'ai vu un système sophistiqué de filtre des eaux usées à base de cailloux et de sable avec des tuyaux reliés à un évier rempli de vaisselle recouverte de restes de nourriture et baignant dans l'huile. C'est un choix : ne plus se soucier de cette question. La saleté s'écoule ailleurs. Comme on tire la chasse. On ne pollue pas. On est écologiste.

Lorsque qu'on produit beaucoup d'eaux usées, Il est vrai que c'est pratique. Mais cette eau est-elle vraiment inutilisable ? Ira-t-elle encore œuvrer ailleurs ?

Je ne dis pas qu'il ne faut pas construire des systèmes d'épuration, je dis à ceux qui produisent du sale qu'ils produisent du sale.

Ici, nous avons d'autres choses à construire. Un autre monde ? Un monde sans aéroport ? Au début de la Zad, nous le disions à travers cette locution : « Contre l'aéroport et son monde. » Celle-ci nous distinguait de ceux qui ne voulaient pas d'aéroport, ici, à Notre Dame des Landes seulement (not in my back yard). Le monde qui va avec l'aéroport est celui du Marché mondial, celui des grandes échelles.

Ici, nous forgeons à une autre échelle. Et hors-la-loi.

Je me retrouve avec ma bassine d'eau graisseuse dans les bras. Je me rends compte que cette huile aurait pu rester là où elle a servi pour servir encore. Je sors, je regarde autour de moi, je sais que j'ai le fossé là à quelques pas, ah là il y a un banc en bois qui prend l'eau. Je vais lui donner un peu de graisse, avec le soleil, il va bien aimer. L'eau va sécher et l'huile va pénétrer. Une petite cuisson à l'étuvée pour l'imperméabiliser. D'autres feront autrement.

Nous changeons de paradigme.

Alors, si tu n'es pas trop bien élevé, lèche ton assiette et retourne-la pour demain.

*Il y a des orties dans la salle de bain,  
dit-elle, le gant de toilette dans une  
main, la faucille dans l'autre.*

autres textes .../...

## Tout est question d'échelle/ ou les grandes questions inutiles

### *Tout est question d'échelle*

Le chapeau, qui recouvre tout, qui chapeaute,  
ce qui couvre tout le long, qui accompagne  
qui est moteur, qui guide

tant de réponses à toutes les questions, tant de questions qui deviennent inutiles

*On ne détruit pas si on marche dans un chemin (quelques personnes, animaux), on détruit si on marche à plusieurs milliers.*

*Si je désherbe un peu mon potager c'est parce que je n'ai pas assez connu les plantes sauvages et il serait plaisant d'arriver à planter avec l'aide de ces plantes, plus sauvages que celles que je vais y mettre, et non contre ou sans ces plantes. Mais mon incapacité aujourd'hui à les connaître assez bien, m'oblige à (bêtement et à grand renfort d'efforts) les supprimer. Je détruis et construis à mon échelle et je conserve le pouvoir de réparer. Voilà ma mesure.*

*Si un exploitant agricole désherbe plusieurs hectares, il n'aura pas seulement perdu son temps, il aura passé la mesure qui est directement en rapport avec soit son ignorance, soit son amnésie totale, soit sa lâcheté ce qui revient au même. Bref, son vouloir-plus-grand l'aura condamné à l'ignorance définitive de ce qui lui aurait permis de se rapprocher de la terre et donc de lui. Pauvres agriculteurs qui ne mangeaient pas à leur faim. Comment une telle chose est possible sans une ignorance de ce qu'aurait pu leur donner la terre? Certains de nos grand-pères pré-modernes ont mordu à l'hameçon de la croissance économique et du confort moderne comme libération.*

*On a créé le travail en même temps qu'on a créé le loisir c'est-à-dire qu'on a divisé pour tout le monde le temps de nos vies.*

### Grandes question inutiles :

#### **-->Comment faire pour s'organiser sur la ZAD?**

##### Tout est question d'échelle

Un espace vaste, un nombre de gens important, ne peut permettre une organisation qui ne ressemble pas, de près ou de loin, à un gouvernement. La démocratie, le consensus, les AG, toutes ces formes d'organisation en grande assemblée, toujours associées à un centralisme spatial et temporel, ne sont que de vaines tentatives. S'il fallait s'assurer d'une véritable prise de décision collective, il faudrait, durant des jours et des jours, obliger les personnes à être là et à participer et cela deviendrait une véritable torture.

La réponse est : ce n'est pas possible.

Question suivante.

#### **-->Comment faire pour ne pas réintroduire, sur la ZAD, les schémas, l'argent, et tout ce qui va avec le retour sur investissement ?**

##### Tout est question d'échelle

Si on veut « nourrir la ZAD », si on veut redistribuer le surplus en mode marché (y compris en « prix libre »), on dépasse déjà la mesure, moins toutefois que les exploitants agricoles qui disent « nourrir » les gens dans la grande distribution - tout en les empoisonnant, et eux avec. Donc ce n'est pas possible.



**-->Comment faire pour articuler tous les fronts, se taper des réunions et être autosuffisant au niveau de la nourriture, des vêtements, des habitations et s'amuser un peu quand même ? En gros comment faire pour être un militant parfait en ayant l'impression de ne rien oublier ?**

Tout est question d'échelle

Ce n'est pas possible.

Comme si face à la mondialisation (passage à une échelle planétaire), on pouvait opposer un système d'organisation qui prendrait en compte la totalité des luttes au niveau international.

*Refrain :*

*C'est dur de trouver toutes les questions inutiles.*

*Je devrais peut-être ajouter des « du coup » entre chaque paragraphe...*

*Du coup, du coup, du coup*

**-->Comment faire pour que ne soit pas détruite la Planète ?**

Tout est question d'échelle

AhAh, y a pas plus grand, pour nous petits terriens.

AhAh, c'est foutu.

Ce n'est pas possible

Notre dimension n'est pas celle de la Planète, ni en espace ni en temps, nous petits mortels, c'est la Terre, la nôtre.

Seuls les capitaux sont à la mesure de la destruction planétaire. Aujourd'hui ils n'ont presque plus besoin de capitalistes.

La terre n'est pas une grosse boule ronde, pleine de terre, avec des êtres humains, des animaux et des plantes dessus.

La Terre c'est nous. De l'infiniment petit à l'infiniment grand à condition que nous soyons partie de la Terre qui n'est pas seulement notre mère mais partie de nous.

La théorie du fractale nous donne un exemple d'échelle :

L'infiniment petit créé l'infiniment grand par la répétition sans fin d'une forme créée par notre regard.

La conquête du territoire, du plus grand, est le contraire de l'infiniment grand. L'infiniment grand est au delà des limites du grand, du gigantesque et se trouve au même endroit- s'il faut lui en trouver un - et au même temps -s'il faut lui en trouver un - que l'infiniment petit.

**L'homme et la démesure**

Les autos et les machines en général permettent de transgresser cette règle ou plutôt c'est exactement par là que l'être humain a voulu dépasser son échelle. Il a perdu sa mesure. Par l'auto il a filé vers le temps en voulant le raccourcir, il l'a perdu. Il a perdu son temps. Par les machines il a aussi voulu étendre son pouvoir sur les hommes et sur les choses mais parfois sans s'en rendre compte et en tant qu'un maillon de la chaîne de l'esclavage. Avec les machines agricoles il a voulu « nourrir » la planète et du même coup l'empoisonner (car comment produire à l'échelle planétaire sans industrialiser le vivant?)

Autre question :

**-->Mais alors comment fait-on pour cultiver un grand champ sans tracteur ?**

(Nous ne sommes pas assez nombreux pour le remplacer).

Ce n'est pas possible car nous ne sommes pas assez nombreux c'est pour ça qu'on a pris des machines pour cultiver en grand.

Tout est question d'échelle.

Ce n'est pas possible si on reste dans l'idée de cultiver pour un grand nombre de personnes. A ceux

qui disent que leur métier est de « nourrir les gens », nous répondons, nous ne voulons pas être nourris nous voulons nous nourrir nous même et ainsi retrouver notre dignité d'être humain.

Nous n'avons pas de métier.

Nous ne cherchons pas des terres pour exercer notre métier, nous voulons vivre par nous-mêmes. N'est-ce pas cela l'agriculture vivrière ?

## **--> Mais alors il vous faudrait combien de terre pour vous nourrir? Il faudrait compter combien par famille ?**

Tout est question d'échelle.

Le nombre, est par essence un problème. La comptabilité exerce son dictat. Elle sort de la bouche de tous les gens bien intentionnés par le mot « combien ? » (combien de patates ? Combien de gens ? Combien de patates par gens ?) D'où une série de questions inutiles sans fin.

### **Où la question d'échelle rejoint la question d'uniformité.**

On ne peut donner un chiffre quelconque sans définir un besoin moyen, qui serait un bonheur moyen aussi, valable pour le plus grand nombre.

On a décidé que le confort des gens dans les trains c'était une certaine température, du coup les fenêtres sont bloquées et on subit la clime. Cette question de température chiffre moyen pour tout le monde, c'est décider quand on a froid ou chaud. Ainsi on retombe sur cette ineptie qui n'a de cesse d'éliminer la diversité des individus et des environnements.

Vouloir distribuer la terre ou l'argent ou quoi que soit de façon équitable est la plus dangereuse des revendications. C'est une idée totalitaire qui est maintenant passée dans l'idéologie dominante.

La distribution en elle-même ne peut se justifier qu'en cas de situation de catastrophe et dans un esprit de solidarité entre des personnes proches géographiquement (voisins). En dehors des cas graves, elle suppose une surproduction quelque part (donc un dépassement du nombre). Quant à cette équité, elle est le ferment de la bonne conscience et de la charité qui uniformise et rend redevable celui qui reçoit. Elle donne le pouvoir d'instrumentalisation du plus grand nombre. Les congés-payés, tous les *minimums*, ont permis à la société de consommation de prendre son envol. C'est encore bien plus que de la gratitude c'est de l'esclavage.

Ces soi-disant solutions ou acquis sociaux n'ont fait que retirer la possibilité de l'autonomie. C'est pourquoi tout état tout gouvernement ne peut résoudre ces questions qui deviennent toutes inutiles au niveau d'un territoire appelé pays aujourd'hui mais qui est en réalité le résultat d'un découpage d'espace de pouvoir.

Un pays ? Au sens étymologique, La bonne échelle ? Délimitation d'un territoire d'un espace qui pourrait nourrir un « groupe » ne peut se définir que par la capacité à faire avec ce que l'on a autour de nous. Mais l'être humain a toujours voulu plus et il est parti dans des conquêtes.

Ne pourrait-il pas partir à la recherche de l'infiniment petit qui vit à ses côtés, maintenant qu'il a tout détruit. Laisser la nature faire son boulot de reconstruction et arrêter toutes les conneries.

Ne rien faire devrait être un objectif en soi.

### **Qu'est-ce que l'échelle humaine ?**

Cette question rejoint celle de la faim. *La faim dans le monde*. Sans parler du fait qu'elle est orchestrée depuis belle lurette par ceux-là même qui prétendent y pallier. Que dit-on avec cette grande question inutile ? On oublie que les humains partout où ils ont vécu savaient trouver la nourriture qui leur convenait en fonction de leur environnement.

Qu'est-ce que la faim ? Voilà une question intéressante. Mais à laquelle chacun d'entre nous répondra différemment.

J'ai faim, tu as faim, nous avons faim, ils ont faim...

Pour le savoir vraiment il faudrait peut-être s'arrêter de manger pendant quelques temps.

Éprouver la faim...

Reconsidérer nos besoins alimentaires qui ne sont pas quantifiables. Si j'ai besoin de quelque chose c'est que j'en ai disposé à un moment, si je ne peux plus en disposer alors il faudra que je trouve une solution soit pour m'en passer soit pour y pallier par un autre aliment que je peux trouver ou fabriquer là où je vis.

On ne peut décider d'un minimum vital universel.

## **--> Pourquoi la science n'est-elle pas en mesure de régler tous les problèmes et notamment celui de la planète? Pourquoi ne pourra-t-elle jamais le faire ?**

Tout est question d'échelle.

Non seulement, la science rend de grands services aux capitaux mais elle rentre dans la même dimension. La science se base sur l'idée de l'uniformisation du vivant. Pour elle, l'universalité se réduit au concept d'un *grand nombre identique* qu'on peut aussi appeler un *marché*. Car qui dit grand nombre dit par là-même un grand nombre d'éléments semblables qui mangeront, dormiront, travailleront, se transporteront, s'amuseront etc tous de la même manière.

## **-->Comment convaincre le plus grand nombre de venir rejoindre notre lutte ?**

On entend souvent cette phrase.

Encore une question inutile. On oublie que le plus grand nombre ne rejoindra jamais notre lutte. On devrait se souvenir que les mouvements de masse n'ont jamais rien donné que des revendications quasi syndicales parce que simplifiées. Vouloir convaincre la majorité des individus est un leurre de plus. Ce n'est pas le nombre qui a repoussé l'opération « César ».

## **-->Comment faire pour changer le monde ? Ou comment l'Anarchie peut-elle devenir un nouveau modèle de société ?**

Tout est question d'échelle.

On identifie souvent la société et le monde. On fait de notre société un modèle pour le monde.

L'idée même de société est une conception moderne qui annihile toute possibilité de retrouver le sens de nos vies. Elle n'a été conçue que récemment avec l'idée d'englober en son sein une totalité d'individus. Le plus grand nombre possible.

La sociologie nous l'analyse à grand renfort de statistiques. La vérité de la sociologie est la quantification et la classification.

L'anarchie c'est comme la permaculture il est très difficile d'en donner une définition qui conviendrait à tout le monde et c'est justement cela qui participe à leur fondement.

L'anarchie n'existe pas avec un A majuscule, elle ne peut se réaliser qu'avec un a minuscule.

# Le jeu de l'eau.

## **Préambule.**

Le jeu de l'eau peut être pratiqué par un être humain chaque fois qu'il a envie de ne pas laisser l'eau se jeter directement sans transition dans le nowhere des tuyaux ou sur une surface comme le béton, qui n'en fera rien.

Il y a le jeu avec le robinet et celui où le robinet est absent comme les rivières, les sources, les puits et bien d'autres.

Les tuyaux d'arrosage, les bornes à incendie, les douches sans robinet, sont autant de cas particuliers qui rendent les parties aussi variées qu'inventives.

Le principe est de s'amuser muni d'une conscience de la préciosité de l'eau.

Les enfants jouent à leur jeu de l'eau en faisant, par exemple, passer l'eau d'une bassine à une autre dans un va-et-vient incessant qui les ravit. Ils jouent sans utiliser l'eau à d'autres fins que leur curiosité et le plaisir d'expérimenter des lois physiques qu'on leur réapprendra plus tard et qu'ils ne comprendront plus.

Si les enfants peuvent y jouer pourquoi pas vous ?

On peut même battre ses propres records à condition de prévoir plusieurs récipients.

Le jeu peut être purement pratique et l'on peut obtenir des résultats, oserons-nous dire, quantifiables. On pourra compter, par exemple, le nombre de fois où l'eau sera utilisée. Si ça amuse.

Certaines femmes africaines ont la médaille d'or du jeu de l'eau car elles réutilisent jusqu'à quatre fois la même eau. Cette médaille n'est pas décernée car le jeu de l'eau n'est pas reconnu par les états qui préfèrent d'autres sports plus spectaculaires.

L'environnement est un point très important. Si vous n'avez pas de terre sous les pieds, la dernière eau pourra être gâchée. Ce qui ne peut absolument pas être évité dans un contexte urbain dépourvu d'espaces verts.

Le gâchage de l'eau, soit en la souillant soit en la jetant sans se soucier de là où elle atterrit, alors que l'on peut encore jouer avec, provoque des pénalités.

## **Le jeu commence par : trouver l'eau.**

Cette étape peut être franchie par un réflexe qui de conditionné est sûrement devenu génétique quelque part : tourner le robinet qui se trouve dans une pièce appropriée, non pas à l'usage de l'eau, mais au rôle qui a été donné à la pièce (Salle de bain, cuisine etc.) L'usage de l'eau est de boire (nous pouvons nous passer de manger mais pas de boire) laver, d'être chauffée, ou d'enrichir la terre. Elle peut également construire sans la moindre intervention humaine, des cathédrales. L'eau est dans tous les cas d'un usage quotidien dans le monde entier. Nous parlons ici d'un jeu qui peut agrémenter nos jours.

La division en pièces rend difficile la pratique du jeu de l'eau, nous pouvons même dire qu'elle la complique par des déplacements qui, inutiles si la source de l'eau se trouve au centre des usages, conduisent souvent à abandonner le jeu.

Les robinets qui alimentent directement les machines ne permettent

pas de jouer au jeu de l'eau. L'eau est ici inatteignable. La chasse d'eau, elle aussi rend quasiment le jeu impossible. Notons qu'il existe quelques rares joueurs très confirmés qui se font un plaisir d'attraper l'eau, avant qu'elle ne se jette dans la cuvette, à des fins de lavage.

Trouver l'eau peut s'avérer une étape assez longue mais qui renvoie à l'observation de la nature.

C'est une sorte de chasse au trésor où les signes, dans un contexte naturel, sont la végétation et le relief. Dans un contexte urbain de rues, les signes sont différents et le jeu sera dans un même temps de repérer les sources « ouvertes » à la consommation dans l'espace dit « public ».

Evidemment, dans un appartement ou une maison classique, cette étape, comme dit plus haut, sera très rapidement passée.

### **L'étape suivante : évaluer la qualité de l'eau.**

L'eau dite « naturelle » ne court plus les rues ni même les montagnes. L'eau est la plupart du temps centralisée pour être redistribuée et, au passage, traitée.

L'eau peut aussi être polluée par différents produits. Pour identifier la pollution, plusieurs sens rentrent en action. Ah les sens. L'odorat en premier lieu. Si l'eau pue, inutile de commencer à jouer. On revient alors à l'étape précédente. Ou on attend que la source s'auto-nettoie comme c'est le cas pour les sources naturelles à bon débit qui parfois sont polluées ponctuellement par un animal mort.

L'observation n'est pas un sens à proprement parler mais il met en jeu ce qui nous reste de facultés à regarder, sentir, déduire, c'est toute notre expérience qui se met au service de cet enjeu et qui peut grandir avec la pratique.

On peut aussi décider de tester l'eau ou de la filtrer. La tester peut consister à en boire un peu. Une eau trouble n'est pas forcément non potable, elle peut être seulement mélangée avec de l'argile. Il suffit de la faire décanter. La filtrer revient à jouer au jeu de l'eau à un niveau confirmé.

Le débutant, dans le doute, se contentera de reprendre sa chasse au trésor ou s'il veut quand même utiliser l'eau à d'autres fins que de la boire, la fera bouillir par exemple.

NB : Le jeu de l'eau ignore les laboratoires qui décident pour vous si l'eau est potable ou non.

L'utilisation de techniques brevetées met les joueurs hors-jeu.

### **Etape numéro trois : récupérer et transvaser.**

Après l'art de la piste et de l'identification, nous touchons à ce qui est immédiatement ludique et créateur. Ici les lois de la physique et l'invention humaine se mêlent. Les points que l'on gagne sont fonction de l'objectif que l'on s'est fixé. Cet objectif part de zéro. C'est un très bon départ quand le joueur n'a pas encore acquis sa pratique du jeu dans son environnement. L'objectif zéro est de satisfaire aux deux premières étapes, c'est à dire se donner les moyens matériels d'atteindre l'eau. C'est un objectif en soi contemplatif et sensible.

Ensuite, le jeu peut devenir un vrai sport qui allie intelligence et force. Il peut s'apparenter à un jeu d'adresse. A cette étape le jeu est vraiment humain.

Le jeu de l'eau à une fontaine est une des possibilités des plus agréables. Pour recueillir l'eau dans une bassine ou un sceau, le jeu est d'essayer de viser le jet avec le récipient sans le tenir. Il faut trouver l'équilibre. Le récipient flotte et bouge sur l'eau et la pression qu'exerce le jet le fait tourner sur lui-même et le déplace. Une fois que le récipient est assez rempli, en rapport avec la quantité d'eau qui se trouve parfois au fond de la fontaine, il reste à peu près à sa place, il se stabilise tout en pouvant continuer à tourner sur lui-même, pour la beauté. Vous pouvez alors vaquer à d'autres occupations ou simplement regarder l'eau couler à travers votre installation éphémère. Réajuster si nécessaire.

Le jeu avec le puits est plus couramment pratiqué. Le lancer du sceau s'avère être presque un art à part. Les systèmes de poulies représentent une sophistication. Ils sont faits pour être utilisés dans la durée, ce sont des œuvres qui se déclinent. Le jeu, ensuite, se joue autour des différences de niveau de l'eau.

La musique est un élément important du jeu de l'eau. Car l'eau est musique. Dans le cas où le jeu de l'eau se pratique sous la pluie – heureux sont ceux qui peuvent encore jouer avec la pluie – les seaux seront disposés en suivant le parcours des gouttes. Les arpèges qui en sortiront sont fonction de la matière du récipient, de la force de la pluie et de bien d'autres paramètres qu'il est inutile d'énumérer puisque ici c'est l'oreille qui vous guidera. Le chant de l'eau pourra être modulé si l'on veut. Le son évolue de lui-même au fur et à mesure que les récipients se remplissent.

La rosée offre à ceux qui savent se contenter de peu les plus belles parties du jeu de l'eau. La rosée se forme la nuit, quand le ciel est dégagé. Elle est le résultat d'une transformation quasi magique de la vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère, se métamorphosant sur un support froid en gouttelettes d'eau.

Elle se récolte au petit matin en déroulant par exemple un linge sec sur l'herbe, la terre ou le sable du désert afin qu'il s'imbibe de myriades de gouttelettes.

Il existe des récolteurs de rosée comme il existe des systèmes de récupération d'eau de pluie. Tant que les engins restent au niveau artisanal, ceux-ci font encore partie du jeu de l'eau. Ceux qui tentent de déjouer cette règle en construisant des usines à rosée s'éliminent d'eux-mêmes.

La répétition du jeu peut donner envie d'aller plus loin dans la fabrication de machines.

Bon à savoir : la mécanisation ou la reproduction des systèmes à une trop grande échelle, par exemple en les homologuant, font disparaître l'attrait du jeu.

S'il y a perte de vue, du toucher, de la musique de l'eau, vous quittez le jeu de l'eau.

Le jeu de l'eau ne peut être breveté.

Les plus belles parties pourront être adjointes à ce texte.



